CHAP. 14 : LE DÉCLIN.

14.1. AU IIIe SIÈCLE, UN EMPIRE DÉCHIRÉ, UNE ÉCONOMIE DÉVASTÉE.

Le pouvoir impérial instauré par Auguste s'est très rapidement avili avec ses successeurs (Tibère, Néron) même si certains, comme Hadrien ou Antonin le Pieux, ont su lui redonner quelque lustre. Pendant le règne de Commode (180-192) le brigandage s'est développé dans les campagnes. Même si cela concerne davantage le nord de la Gaule, et si certains grands domaines paraissent encore florissants pendant la première moitié du IIIe siècle, dans notre région des fermes, et même parfois des *villae*, ont été abandonnées (Taradeau, La Roquebrussanne, dans le Var)[1]. L'activité de celle de Tourville à Apt s'est poursuivie, mais elle a changé de cap - et sans doute de maîtres.
Après que Caracalla (celui du manteau gaulois, et aussi de la *Constitutio Antoniniana*) eut été assassiné en 217, l'empire a connu au milieu du IIIe siècle une situation totalement déréglée. Les empereurs étaient proclamés ou révoqués par leurs troupes, et les usurpations se multipliaient. Source de multiples guerres civiles, cette situation a entraîné un affaiblissement général des frontières - même si les "souverains" se disaient tous attachés à leur défense.
En outre le IIIe siècle a accusé une légère péjoration climatique. Il n'est pas exclu que quelques coups de gel précoces à la fin du IIe ou au début du IIIe s. aient contribué à accélérer le déclin de l'activité oléicole de la *villa* de Tourville : à terme cela devait entraîner l'abandon de cette filière - après que le domaine fut (peut-être) passé sous le contrôle d'une entité plus vaste. Dans le midi méditerranéen, cette première péjoration gallo-romaine s'est traduite par un repli de l'habitat rural correspondant assez vraisemblablement à une concentration des terres. Plus au nord, dès le premier quart du IIIe s., des peuples germaniques, lointains descendants des Cimbres et des Teutons, ont profité de la situation, politique et climatique - cette dernière ayant peut-être contribué à les pousser en avant - pour se lancer à l'assaut du

[1] J.-P. Brun, Recherches récentes sur l'oléiculture antique en Provence, les données archéologiques et leur interprétation, ds L'huile d'olive en Méditerranée, CNRS/ IREMAM (Institut de Recherches et d'Etudes sur le Monde Arabe et Musulman), Université d'Aix-Marseille, 1983, pp. 35-51.

limes (le réseau de forteresses et de bastions établis par les Romains aux limites de l'empire) et pour la première fois depuis des siècles ils l'ont franchi. Dans les années 250, deux de ces peuples ont traversé le Rhin : c'étaient les Francs au nord et les Alamans plus au sud (en 258). Un général, Postumus, en a profité pour se proclamer empereur des Gaules avec l'objectif de les arrêter. Sans succès : en 260, triomphants, les Alamans ont pillé Arles et Tarragone. Partout l'empire a reculé. En 271 les Romains ont abandonné la Dacie (en gros la Transylvanie). La même année un nouveau souverain, Aurélien, se lançait à la conquête de son empire - qu'il allait parvenir à réunifier en 274. Mais en 275, le Rhin étant pris dans les glaces[1], les Francs et les Alamans en ont profité pour le traverser de nouveau et ravager encore une partie des Gaules.

Dans la villa de Tourville au nord-est de Saignon, toute activité a cessé à la fin du IIIe siècle, vers 270, à la suite d'un violent incendie[2]. Il est possible qu'on ait là les traces de la grande invasion des années 275-276. Cela recouperait les observations de F. Sauve au quartier du Clos à Apt. Il y a noté deux couches de destruction accompagnées d'incendies, la première intervenant entre le IIe s. et le Bas Empire[3]. Dans la ville même, passage Guiminel, près de la porte de Saignon, on a relevé qu'une maison (abritant une belle mosaïque datée du deuxième quart du IIe s.)[4] a été détruite par un très violent incendie qui a fondu ensemble et amalgamé des clous, du verre et des briques. On ne peut exclure un sinistre accidentel comme il en éclatait souvent dans les villes romaines, mais on ne peut écarter là non plus l'invasion de 275-276.

Auparavant, la *pax romana*, la paix romaine, rendait les enceintes inutiles. Peu de villes en étaient dotées (même pas une vingtaine dans toutes les Gaules) et si leurs murs étaient bien réels ils étaient souvent peu efficaces[5] : c'était seulement une marque de prestige ou de faveur impériale, comme à Nîmes où la cité s'enorgueillissait d'avoir reçu d'Auguste des portes et des murailles. Mais cette fierté avait ses limites. A Arles, on n'a pas hésité à détruire une partie du rempart augustéen de la fin du Ier s. avant notre ère pour faire place à l'amphithéâtre.

La Provence était déjà en crise avant l'invasion de 275. Dès la seconde moitié du IIIe siècle on peut observer un ralentissement dans les activités viticoles. La réorganisation de la *villa* de Tourville n'aura donc pas servi à grand-chose. A la même époque, les immenses bergeries de la Crau ont disparu, et avec elle la transhumance qui devait assurer la prospérité d'une bonne partie des domaines situés au sud du Luberon et jusque dans celui-ci. Les bergeries des Courbons, du Lébron ou de l'Ourillon, ont sans doute été abandonnées.

Mais après presque trois siècles de paix, le déferlement des Barbares de 275-276 semble avoir vraiment causé un choc. La révélation de l'impuissance du pouvoir a considérablement modifié la donne. Le brigandage s'est développé, et cette crainte-là aussi s'est installée. Un nouveau repli des activités, notamment agricoles, puis un repli des populations affectées par

---

[1] A la fin du IIIe siècle, on a estimé que la température de surface de la mer des Sargasses était de 1° C inférieure à celle de 1996, ce qui pourrait fournir une estimation de la variation des températures : cf L. D. Keigwin, *The Little Ice Age and Medieval Warm Period in the Sargasso Sea*, ds Science, New Series, Vol. 274, N° 5292. (29 novembre 1996), pp. 1504-1508, ici p. 1504.

[2] Voir notamment A. Kauffmann, Saignon, Tourville-les Gondonnets, ds BSR 2001, pp. 194 et 195.
Cette observation invaliderait au moins partiellement les conclusions de M. Christol pour lequel ces invasions germaniques auraient été peu sensibles dans le Sud-Est : M. Christol 1996, La Narbonnaise dans l'empire romain, ds J.-L. Fiches (dir.), Le IIIe siècle en Gaule Narbonnaise, Sophia-Antipolis, éditions APDCA, 1996, p. 15-31, ici pp. 27-28.

[3] F. Sauve, Découvertes gallo-romaines à Apt, p. 103 : « *L'un et l'autre de ces étages ont subi une démolition brutale, accompagnée d'incendie et de pillage.* »

[4] L. Tallah, Carte archéologique de la Gaule (CAG) 84/2, Le Luberon, le pays d'Apt, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2004, pp. 127-128 (003, 32).

[5] A Trier/Trèves, en Allemagne, ils délimitaient à la fin du IIe s. une surface de plus de 280 ha, ce qui les rendait indéfendables. A Fréjus (35 ha) ils mesuraient déjà plus de 2,8 km de long.

les disettes qui en ont résulté, se sont fait jour - la crise démographique n'a pas tardé à succéder à une crise économique aggravée par la crise politique.
En fait pendant le Haut Empire (et même déjà la fin de la République) en dehors peut-être des immenses *latifundia*[1] voués à l'élevage ou la culture des céréales, un domaine agricole incarnait la sécurité et la stabilité d'une fortune, mais il n'était plus la source de celle-ci. On devine au détour d'une inscription ou d'une découverte archéologique que les Frontones d'Apt, les Allii de Gordes ou encore les éventuels Aemilii de Cucuron, héritiers de vieilles familles pérégrines (indigènes) étaient à la tête de beaux domaines. Leur clientèle rurale leur donnait sans doute du poids en ville, et ils participaient étroitement à la vie de leur cité. Mais il ne s'agissait sans doute pas simplement de hobereaux campagnards. Ce serait plutôt le lot des premiers propriétaires de la *villa* de Tourville - et ils l'ont vraisemblablement perdue à la fin du IIe ou au début du IIIe siècle. On dirait aujourd'hui qu'ils n'avaient pas atteint la taille critique. On ne sait rien des affaires des Fronton et de leurs pareils, mais on peut imaginer que c'étaient celles-ci qui assuraient leur fortune. Leurs *villae* n'étaient sans doute que la vitrine de leur réussite, à la fois devant leurs pairs et devant leurs clients. De fait les quelques réussites économiques que l'on a pu identifier dans le Luberon, à Cabrières d'Aigues ou à Cucuron, sans malheureusement cette fois pouvoir leur associer un nom, renvoient vers le commerce et/ou le transport des marchandises - en l'occurrence fluvial ou maritime...
L'économie des domaines ruraux, tant agricole qu'artisanale, semble s'être orientée assez tôt vers une intensification et une spécialisation des activités. Tout en restant très traditionnelles, et peu sujettes à l'innovation, celles-ci paraissent s'être décantées. Celles qui étaient les plus rentables ont pris le dessus - non tant par stratégie, peut-être, que parce que les autres ont causé la ruine des domaines qui les pratiquaient et leur absorption par les mieux lotis. Ce serait le cas de la *villa* de Tourville.
Les domaines agricoles de taille moyenne étaient donc condamnés à la productivité pour ne pas sombrer. On peut imaginer que pour survivre, ils ont dû être contraints de pousser leurs activités jusqu'aux limites que l'environnement leur imposait. Leur économie intrinsèque (hors adossement à une fortune commerciale ou financière) était donc fragile, et relativement dépendante des conditions naturelles : tout changement dans celles-ci, même minime, était susceptible, ponctuellement, d'avoir des répercussions sensibles sur celle-là. Cela n'est pas sans poser une fois de plus la question du rôle du climat. Celui-ci s'est parfois fait l'allié des envahisseurs, lors des grands froids de 275-276 par exemple. Au-delà de ces épisodes ponctuels, il a également pu se trouver indirectement au IIIe siècle à l'origine des grandes invasions : succédant au redoux qui avait favorisé à partir du IVe siècle avant J.-C. l'essor démographique des populations germaniques, le refroidissement amorcé au IIIe siècle de notre ère (et peut-être même par des coups de gel dès la fin du IIe siècle) a peut-être condamné celles-ci à trouver de nouvelles terres pour survivre - un peu comme nous avons vu, dans un tout autre registre, les peuplades du Bronze final se lancer à la conquête de la moyenne montagne. Mais il reste douteux que la péjoration climatique (sensible dans les Alpes dès le IIe s.) fût assez forte pour chambouler l'économie rurale d'une province méditerranéenne. Il s'agissait surtout à cette époque d'un abaissement des températures, qui revêtait encore assez vraisemblablement une forme ponctuelle - des coups de froid, des gelées précoces ou tardives... Ce n'est que plus tard, au Ve siècle, lorsque les mécanismes mis en jeu par cet abaissement des températures déboucheraient sur une période de violence climatique, bien méditerranéenne cette fois, que l'économie - et la vie même des populations - se trouverait gravement compromise dans le Midi méditerranéen.

[1] Pluriel de *latifundium*, grande propriété foncière à vocation agricole sur laquelle travaillaient des centaines ou des milliers d'esclaves.

14.2. LES RÉPERCUSSIONS DE LA CRISE DANS LE LUBERON.

Toutes les villes ont alors souffert du passage des Barbares sur fond de luttes à la tête de l'Etat romain. Avignon, Cavaillon, Glanum, Arles et Apt ont été particulièrement éprouvées.
Dans les villes dotées d'une enceinte, comme Arles ou Nîmes, on a tenté de remettre celle-ci en état. Dans certaines villes qui n'en possédaient pas, on s'est empressé d'en ériger une, souvent dans l'urgence et avec du matériau tout-venant. Ce ne semble pourtant pas être le cas à Apt où il est vraisemblable qu'il n'y avait pas de muraille. G. Barruol a établi sur la base d'une différence de niveau des sols de part et d'autre, liée aux colluvionnements ultérieurs, qu'un rempart devait exister au voisinage des rues Rousset et Scudéry[1] antérieur au rempart médiéval encore visible. Il ne semble pas dater de l'époque augustéenne, mais on ne sait pas précisément à quelle époque l'attribuer. Les seules traces de fortification relevées jusqu'à présent concernent le théâtre antique, transformé en bastion ou en forteresse au Ve siècle[2]. Dans la mesure où il sans doute eût été fort difficile d'éviter le monument si l'on avait établi une muraille auparavant, on peut envisager que c'est à cette époque tardive seulement que la ville s'est dotée d'une enceinte. Si les traces d'incendie mentionnées plus haut relèvent bien du passage des Barbares en 275-276, peut-être était-elle trop affaiblie pour entreprendre ce genre de travaux à la fin du IIIe siècle. Il n'est pas exclu qu'une partie de la population survivante se soit réfugiée vers certains habitats ruraux périphériques que nous avons déjà rencontrés pendant le Haut Empire et considérés comme de possibles satellites de la ville directement aux portes de celle-ci (quartier Saint-Vincent) voire un peu plus loin (Rey en face de Rocsalière, les Tourettes ou l'Isolette)[3]. De fait on a trouvé sur chacun d'entre eux des traces d'occupation du Bas Empire. On pourrait également ranger dans cette catégorie le site de l'abbaye Saint-Eusèbe où les traces les plus abondantes s'étalent entre le IIIe et le VIe s. (au moins) ce qui pourrait traduire l'essor de l'occupation pendant cette période[4]. Il faut toutefois rappeler que le fragment d'entablement (peut-être l'architrave d'un portique) cité plus haut, mentionnant Valerius Fronton, a été découvert à 4 m de profondeur[5]. Les vestiges du Haut Empire peuvent donc être bien moins visibles sur ce site que ceux du Bas Empire, de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Age[6].
Il ne semble pas évident en revanche que le Fort de Buoux et le vallon de l'Aiguebrun aient joué le rôle de refuge pour les habitants de la ville lors de cette première vague d'invasions,

---

[1] G. Barruol, Essai sur la topographie d'Apta Julia, ds Revue Archéologique de Narbonnaise, Tome I, 1968, pp. 110-112, spécialement p. 112.
[2] P. De Michèle, Apt, place Carnot, ds BSR 2017, p. 185 (arène épisodique pendant la période antonine) ; Apt, caves du centre historique, ds BSR 2005 p. 192 (abandon de l'entretien de la fosse de rideau du théâtre dans le dernier quart du IIIe s.) et p. 193 (transformation en habitat au milieu du IVe s.) ; Apt, place Carnot, ds BSR 2017, p. 186 (transformation en habitat à la fin du IVe s.) ; Apt, caves du centre ancien, ds BSR 2003 p. 202 (réaménagement en bastion).
[3] CAG 84/2, p. 162 (003, 92, Saint-Vincent, habitat Ier-IIes. au Ve s.) ; p. 161 (003, 86, Rey, occupation Ier, IIe, IVe, Ve s.) ; p. 160 (003, 74, Tourettes, céramique des années 250-320 / 003, 75, Isolette occupation du Ier au Ve s.).
[4] CAG 84/2, p. 323 (105, 6).
[5] J. Barruol, Monographie de Saignon, ds Cahiers 5 de Luberon Nature, 1979, pp. 18-19 (avec citation des notes d'A. Garcin sur la découverte). - CAG 84/2, p. 322 (105, 6).
Inscription : CIL, XII, p. 143, n° 1119 - ILN, IV, n°77.
[6] Pour expliquer cet enfouissement, on pourrait encore évoquer un accident météorologique qui aurait pu, comme au sud immédiat du chemin de la Jaconne à Puyvert, recouvrir très ponctuellement une partie du terrain d'une épaisse couche de colluvions.

comme on a pu le suggérer parfois[1]. Déjà ancienne, l'occupation du site du Fort paraît simplement s'être poursuivie - monnaies de Gordien (238) et Valentinien III (424-455) entre autres[2]. C'est donc peut-être au Bas Empire, plutôt qu'à la fin du Haut Empire, qu'il faut attribuer la tombe à inhumation découverte « *au pied du Fort* ». Déjà évoquée plus haut elle recelait, outre les restes d'une femme, cinq bracelets et trois anneaux en bronze. On a vu qu'il est difficile de qualifier de bagues les deux qui ont été décrits : l'un ne mesurait que 5 mm de diamètre et l'autre (gratifié à ce titre de deux chatons) portait d'un côté « *deux disques en bronze superposés, de 10 à 15 millimètres de diamètre, ayant perdu la pierre qui en ornait le milieu* » et de l'autre « *trois petits disques juxtaposés dont les deux extrémités de chaque côté* [étaient] *ornés d'une turquoise* »[3]. Mais cette sépulture peut se rapporter aussi bien à un habitat situé sur le Fort que dans le vallon, sans que l'occupation de ce dernier relevât particulièrement d'un souci de refuge.

Dans le même temps que certaines villes relevaient leurs remparts ou se hâtaient de construire ceux-ci, on a vu se développer dans la campagne, à partir du dernier quart du IIIe siècle, tout un maillage de tours de guet, *speculae* ou *turres* (*speculae*) voire *burgi speculatorii* établis en vue l'un de l'autre aux abords des villes ou des voies de communication[4]. Leurs modèles sont sans doute anciens. Ils sont attestés par Cicéron, Tite-Live et Pline, notamment en Hispanie au IIIe s. avant notre ère[5]. Les termes désignent deux réalités distinctes : d'une part de postes de guet, d'autre part des tours (des fortifications donc) servant à guetter autant qu'à freiner un ennemi, voire à intercepter un parti de brigands.

Assez récemment l'hypothèse de l'existence de systèmes de surveillance et de défense des grandes voies de communication dans les Alpes méridionales au IIIe siècle s'est vue confortée par une belle étude de J. Planchon et Y. Teyssonneyre dans l'Isère et dans la Drôme. En dépit là encore du manque d'éléments de datation sur la plupart des sites, ils ont en effet tracé l'esquisse de tels ensembles autour du Néron (surplombant Grenoble et la vallée de l'Isère) et du Pic de Luc (surplombant Luc-en-Diois et la vallée de la Drôme)[6]. Ces deux sites pour leur part ont pu être datés (des IIIe-IVe s. pour le Pic de Luc et de la fin IIIe s. jusqu'au Ve s. pour le Néron[7]) ce qui a permis de les rattacher à toute en série d'évènements - de la brève révolte

---

[1] R. Bruni, Buoux, monographie, Sans lieu, Luberon Nature-Edisud, 1981, p. 39.

[2] L. Rochetin, La vallée de l'Aiguebrun, le rocher du Fort de Buoux, la combe de Lourmarin, ds Mémoires de l'Académie de Vaucluse, 1894, pp. 148-149.
En ligne (MAV 1894) : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k57460472/f3.image

[3] L. Rochetin, La vallée de l'Aiguebrun, le rocher du Fort de Buoux, la combe de Lourmarin, p. 146. - F. Lazard, Les environs d'Apt préhistoriques, Avignon, Rullière, 1943, p. 10.

[4] Sur ces édifices, voir A. Grenier, Manuel d'archéologie gallo-romaine (Paris, 1931), V, 1, p. 469.
On pourra lire également D. Acolat, La stratégie des Romains en montagne, ds Stratégique (Institut de Stratégie Comparée), 88, 2007/1, pp. 9-51, spécialement pp. 33-34, notamment pour un exemple de contrôle « *de voies certes secondaires, mais assez importantes dans la région* » et p. 41 (*burgi speculatorii*).
En ligne : https://www.cairn.info/revue-strategique-2007-1-page-9.htm

[5] P. Moret, Les maisons fortes de la Bétique et de la Lusitanie romaines, ds Revue des Études Anciennes, 97, 1995, 3-4. pp. 527-564.
En ligne : https://www.persee.fr/doc/rea_0035-2004_1995_num_97_3_4627
P. Moret. Tours de guet, maisons à tour et petits établissements fortifiés de l'Hispanie républicaine : l'apport des sources littéraires, ds P. Moret, T. Chapa (dir.) Torres, atalayas y casas fortificadas, Explotación y control del territorio en Hispania (s. III a. de C. - s. I d. de C.), Février 2002, Madrid, Jaén, Universitéd de Jaén, 2004, p. 13-29.
En ligne : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00365283

[6] J. Planchon, Y. Teyssonneyre, Deux exemples de fortifications romaines dans les Alpes occidentales, le Néron (Isère) et le Pic-de-Luc (Drôme), ds Dialogues d'Histoire Ancienne (D.H.A.), 37, 1, 2011. pp. 61-91, en particulier pp. 82-89 et fig. 25 p. 84 (cinq autres sites associés au Néron, deux au Pic de Luc).
En ligne : https://www.persee.fr/doc/dha_0755-7256_2011_num_37_1_3256

[7] J. Planchon, Y. Teyssonneyre, Deux exemples de fortifications romaines dans les Alpes occidentales, pp. 80 (Pic de Luc) et 71 (Néron).

de Clodius Albinus contre Septime Sévère et son choix de nommer Caracalla César (et successeur potentiel) en 195[1] jusqu'aux invasions germaniques de 275-276 en passant par l'invasion des Alamans en 258 suivies de la révolte de Postumus en 260[2].
Or il y a longtemps déjà que les noms anciens du vallon de l'Aiguebrun autour de Saint-Symphorien (*vallis Specula* en 1004 et 1075, *comba speculi* en 1399 encore) ou encore celui de la Roche d'Espeil (*Roca Specula* en 1341 pour J. Barruol, *Rocaspelli* en 1345 pour F. Sauve)[3] ont attiré l'attention. On peut exclure que le terme soit tardif, et qu'il ait désigné la tour même de Saint-Symphorien : elle n'existait pas en 1004, ni en 1075 (elle date de la première moitié du XIIe siècle)[4]. Il y a donc quelque probabilité qu'un réseau de postes et de tours de guet antérieurs au Moyen Age, gallo-romains, ait verrouillé le Luberon et protégé la ville d'Apt, dont les actes médiévaux se seraient fait l'écho.
Le site de Saint-Pierre d'Auribeau (qui a livré de la poterie du Bas Empire, de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Age)[5] aurait pu abriter une de ces tours, de même que Saignon dont les environs immédiats ont également fourni de la poterie gallo-romaine (et qui a en outre été cité comme *castellum* au Xe siècle)[6].
Les termes de la charte de donation du territoire de Vaugines en 1004, dans laquelle le terme de *valle Speculum* apparaît pour la première fois, suggèrent qu'il englobait alors le vallon de l'Aiguebrun jusqu'au pied du Fort. Et de toute façon, entre Cucuron et Saint-Symphorien les chemins les plus directs passent par le site du Fort, que ce soit celui de l'Ourillon[7] ou celui des Cavaliers/Serre.
Des vestiges visibles aux environs du Fort de Buoux pourraient apporter des réponses plus concrètes. L'un des pivots de ce système de guet gallo-romain aurait été la fameuse "tour" de Moulin-Clos.

---

[1] Selon l'historien Hérodien (vers 170, vers 250) Septime Sévère a « envoyé une armée occuper les défilés des Alpes, et fermer l'accès de l'Italie » : Hérodien, Histoire Romaine, III, XX.
En ligne : http://remacle.org/bloodwolf/historiens/herodien/livre3.htm
[2] J. Planchon, Y. Teyssonneyre, Deux exemples de fortifications romaines dans les Alpes occidentales, pp. 85-88.
[3] 1004 : "... *via publica que discurrit de castro Cucurone in valle Speculum*..." ds G. de Manteyer, La Provence du Ier au XIIe siècle, Paris, Picard 1908, Appendice, VIII (1004), pp. 520-522 (ici p. 521)
1075 : M. Guérard, Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, Tome 1, Collection des Cartulaires de France, VIII, Paris, Lahure, 1857, charte 533 p. 531 : *cellam sancti Symphoriani, in valle Speculi*.
1399 : J. Barruol, Un centre érémitique dans l'ancien diocèse d'Apt, ds Revue d'Etudes Ligures, 1971, pp. 155-171 et spécialement p. 168 (archives notariales d'Apt).
Roca Specula, 1341 : *ibidem*, sans précision.
Rocaspelli : F. Sauve, Le vallon de l'Aiguebrun, Buoux, le village et l'ancien fort, Saint-Symphorien, ds Mémoires de l'Académie de Vaucluse, F. Seguin, Avignon, 1904, p. 191 (Compte de la Claverie d'Apt de 1345, archives des Bouches-du-Rhône).
En ligne (MAV 1904) : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5530598g/f3.image
[4] Voir en dernier lieu I. Barbier, M. Fixot, Les decouvertes de l'archéologie, ds M. Fixot, F. Guyonnet, J. Moraine, Le prieuré de Saint-Symphorien : une histoire de mille ans, Imag'Inbook, 2015, pp. 46-48, ds M. Fixot, F. Guyonnet, J. Moraine, *Le Prieuré Saint-Symphorien, Une histoire de mille ans*, Asnières-sur-Seine, Imag'inbook, 2015.
[5] G. Barruol, Oppida pré-romains et romains en Haute-Provence, ds Cahiers rhodaniens, VIII, 1961, pp. 62-94 et ici p. 79 (38).
Plus récemment CAG 84/2, p. 178 (008, 1).
A moins que le site ait été choisi parce qu'il était retiré, on pourrait donc envisager que la piste montant du pays d'Aigues par le vallon de la Fayette (ou de la Glacière) était fréquentée au Bas Empire.
[6] Poterie gallo-romaine : CAG 84/2, p. 316 (105, 1 et 2).
Castellum (976) : N. Didier, H. Dubled, J. Barruol, Cartulaire de l'Eglise d'Apt (835-1130 ?), Essais et travaux de l'Université de Grenoble, 20, Paris, Dalloz, 1967, charte XXVI (26), ici p. 131.
[7] On y a découvert une pointe de flèche en bronze peut-être du type du Bourget : F. Lazard, Les environs d'Apt préhistoriques, Avignon, Rullière, 1943, p. 21 (Grand Toutillon).

En fait il faudrait sans doute dire les tours. Car on a là deux structures différentes et que l'on peut supposer complémentaires. La première est donc la "tour" de Moulin-Clos. Ses restes sont encore bien visibles dans la falaise sous la forme d'une niche étroite et haute enchâssée d'environ 1,50 m dans le rocher. Large de 2,40 m environ, elle était puissante de trois étages[1] bien marqués par des alignements de trous de poutres creusés dans le rocher. Elle était associée à un ouvrage en petit appareil à joints fins situé en-dessous, qui évoquait pour F. Sauve les constructions du Bas Empire ou celles du premier Moyen Age. Cette dernière hypothèse semble cependant plus fragile, en partie à cause de l'importance et surtout de la nature des travaux réalisés. La réalisation de mottes castrales réclamait également beaucoup de bras mais procédait d'une toute autre approche. En outre il eût fallu que cette construction fût bien précoce dans le Moyen Age pour donner déjà son nom au vallon de l'Aiguebrun en 1004. F. Sauve préférait d'ailleurs le Bas Empire et plaçait la réalisation au Ve siècle[2], ce qui paraît un peu tardif aujourd'hui. Malgré sa position, cette construction n'avait rien d'un nid d'aigle : installée au sommet de la falaise, elle aurait pu embrasser un panorama beaucoup plus vaste. Mais elle aurait été plus aisément repérable, et de surcroît plus exposée à une attaque venue du plateau. Là, elle était protégée par la falaise dans laquelle elle s'insérait. Il semble qu'elle avait été dotée de certains attributs défensifs. L'escalier taillé dans le rocher qui permettait d'y monter n'était vraisemblablement accessible que par une passerelle que l'on pouvait retirer ou détruire. A priori sa position explique mal la somme d'énergie qu'il a fallu déployer pour la bâtir. Elle offre quelques vues sur le vallon de l'Aiguebrun en aval du Fort. Mais celui-ci est en relation visuelle avec les vieux *oppida* des Confines et de l'Illet (tous deux réoccupés à l'époque romaine)[3] qui offrent des perspectives étendues jusqu'à la crête de Saint-Pons, d'où l'on voyait le gué et le site du Fort de la Roche[4]. Il n'est pas exclu que la bergerie rupestre située en-dessous la crête de Saint-Pons, peut-être d'abord dépendance de l'habitat rural de la terrasse du Gest[5], perpétue ainsi le souvenir d'un poste de guet. Si, comme on peut le croire, ces installations du Bas empire ont été réoccupées par des anachorètes du Ve siècle qui ont eux-mêmes catalysé la foi des populations médiévales, cela pourrait fournir une explication à la petite chapelle de Saint-Pons située sur le plateau au-dessus. Sa richesse architecturale et ses coffres à relique[6] détonnent en effet dans son environnement. Même la

---

[1] Cinq étages pour F. Sauve en 1904 (Le vallon de l'Aiguebrun, Buoux, le village et l'ancien fort, Saint-Symphorien, p. 163). En fait il y a des rangées de trous de poutres pour lesquelles l'intervalle avec la suivante n'est pas suffisant pour correspondre à un étage, soit qu'il y ait eu remaniement de la structure, soit que l'on ait ménagé entre les étages des espaces (de rangement par exemple) moins hauts. On ne peut exclure que cette disposition ait servi à renforcer la solidité de l'ensemble pour lequel on ne voit pas d'ancrages latéraux dans la paroi.

[2] F. Sauve, Le vallon de l'Aiguebrun, Buoux, le village et l'ancien fort, Saint-Symphorien, p. 163.

[3] CAG, 84/2, p. 194 (020, 19) et pp. 206-207 (023, 10).

[4] Comme à l'Ourillon, on a retrouvé jadis au Fort de la Roche un exemplaire de pointe de flèche à ailerons et pédoncule en bronze qui suggère que ce passage était très ancien : L. Rochetin, Archéologie vauclusienne, la vallée de l'Aiguebrun, le rocher du Fort de Buoux, la combe de Lourmarin, ds Mémoires de l'Académie de Vaucluse, 1894, pp. 125-162, ici n. 1 p. 146.
En ligne (MAV 1894) : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k57460472/f3.image
Pointe de flèche en bronze de Ourillon : F. Lazard, Les environs d'Apt préhistoriques, Avignon, Rullière, 1943, p. 21.

[5] G. Barruol, *Oppida* pré-romains et romains en Haute-Provence, p. 74. Un grand nombre de *tegulae* a été repéré en surface aux environs d'une source aujourd'hui perdue, assortie d'un point coté 359,6 sur les anciennes cartes 1/25000° à 600 m (environ au nord-est de la ferme du Gest et 400m ouest-nord-ouest du Rocher des Abeilles). Dans son texte, L. Tallah semble avoir confondu le Gest situé sous Saint-Pons avec les Combettes situées en face : CAG, 84/2, p. 193 (commune 020, n° 17 et 18).

[6] G. Barruol, Provence romane, tome 2, Saint-Léger-Vauban, Zodiaque, 1977, pp. 409-410.
La chapelle présente une nef à deux travées, couverte d'une voûte sur doubleaux et terminée par un transept à trois absidioles. Des autels tabulaires étaient creusés dans leur partie supérieure pour accueillir des reliques : une petite boîte destinée à abriter celles-ci a même été découverte en place.

voie de Bonnieux, après avoir emprunté le gué de l'Aiguebrun, passait à quelque distance... Face à ces sites en tout cas, la tour de Moulin-Clos offre vraiment peu d'intérêt - sinon celui, comme on l'a signalé plus haut, d'être à l'abri de toute attaque, ce qui n'est pas le cas des vieux *oppida* ou autres postes de guet éventuels. Pour que son implantation trouve du sens, il faut se remémorer qu'au départ du territoire de Vaugines une voie (qui avait sans doute été utilisée par les troupeaux transhumants du Haut Empire) remontait le vallon de Roumagoua pour gagner les crêtes, l'Ourillon, le vallon de Chantebelle et le haut du vallon de l'Aiguebrun.
Or depuis le Fort on a une belle vue sur le site de Chantebelle (qui ne semble pas avoir été occupé à l'époque romaine) mais tout le secteur situé au sud et au sud-est de cette ferme lui échappe, caché par le coteau du Clap - y compris le coteau de la Fête, au-dessus de la ferme de Champs où l'on a souvent situé le Castelas Verrin[1]. Celui-ci pourrait donc être placé un peu plus haut dans la montagne, sur le haut du coteau du Clap[2] dont l'extrémité sud en forme d'éperon rappelle un peu, mais en plus petit (et beaucoup moins bien défendu naturellement) la pointe du Fort de Buoux. Dans ce dernier cas l'importance du Castelas Verrin sur une voie transversale encore bien empruntée au Moyen Age - puisqu'elle est citée en 1004 et évoquée en 1046/48[3] - pourrait expliquer qu'il fût porté sur la carte de Cassini en 1762[4]. Un peu au-dessus de l'éperon du Clap le chemin qui descend de la crête se sépare en effet en deux branches. La branche occidentale gagne directement le vallon de l'Aiguebrun en empruntant le Ravin de l'Enfer (GR 9). On a une trace que le chemin qui l'emprunte devait être utilisé pendant les guerres de religion : au-dessus de lui, sur la falaise bordant le coteau du clap, vers 610-620 m d'altitude, on trouve un poste de guet, un borie garni de meurtrières, qui date probablement de cette époque[5]. La branche orientale permet d'atteindre le vallon de Chantebelle - d'où l'on peut rejoindre celui de l'Aiguebrun - mais aussi les zones de pacage situées entre Chantebelle, les sites de Champs et du Castelas, et tous les plateaux de Sivergues jusqu'aux Fondons et plus loin aux Claparèdes. On peut présumer que le chemin qui l'emprunte a connu lui aussi une importance assez grande ainsi qu'un long usage : dans le prolongement du chemin descendant des crêtes en passant par l'Ourillon, il définit en partie les limites des communes de Sivergues et de Buoux. Passant au pied de la falaise orientale du Clap, d'un parcours un peu moins pentu et moins accidenté que celui du Ravin de l'Enfer, il est probable que c'est celui qui devait être principalement utilisé au deuxième âge du fer et pendant l'Antiquité. Tout le haut du coteau du Clap (à partir de 620-630 m d'altitude environ) est cependant hors de vue du Fort de Buoux, caché par le coteau couronné d'une falaise qui surplombe à l'ouest le Ravin de l'Enfer.

---

[1] CAG 84/2, p. 357 (128, 2). - Auparavant R. Bruni, Sivergues, Monographie, Saignon, Luberon Nature, 1983, p. 101.
C'est par erreur que ce dernier auteur a affirmé l'existence d'un lien visuel "parfait" avec le Fort de Buoux ou avec l'Aiguille : de la Fête (et même du rebord occidental de sa falaise) on ne voit en fait ni l'un ni l'autre.
[2] Peu ou pas étudié, le coteau du Clap offre une impressionnante succession de clapiers (tas de pierres) et de murs - dont certains courent dans le sens de la pente et non perpendiculairement à celui-ci, ce qui exclut des terrasses destinées aux cultures.
[3] 1004 : "... *via publica que discurrit de castro Cucurone in valle Speculum*..." ds G. de Manteyer, La Provence du Ier au XIIe siècle, Paris, Picard 1908, Appendice, VIII (1004), pp. 520-522 (ici p. 521)
1046/48 : donation de Pons Farald ds M. Guérard, Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, Tome 1, Collection des Cartulaires de France, VIII, Paris, Lahure, 1857, charte 482 (datée par M. Guérard de 1043, voir plus bas pour la datation proposée) pp. 485-486.
[4] Voir en ligne, en indiquant Sivergues dans le lieu recherché :
https://www.geoportail.gouv.fr/donnees/carte-de-cassini
[5] Du borie, on voit encore le bas du plateau du Fort (son extrémité nord-est, juste en arrière des fortifications du XVIe s.) mais plus la citadelle.
De tels postes de guet, datant des guerres de religion, sont attestés un peu partout, notamment à Cadenet à l'extrémité sud du plateau du Castellar et encore au lieu-dit la Cabane Ronde, à 250 m environ au sud de la ferme de la Tuilière et 300 m au nord de l'église du village.

Pl. 74 : LE PLATEAU DE LA FÊTE À SIVERGUES.

PREMIÈRE HYPOTHÈSE POUR UN *OPPIDUM* OUBLIÉ.

Cliché J.M./N.C.

Sur la carte de Cassini (dressée en 1762 pour la partie qui nous occupe ici) figure un nom qui a intrigué les historiens et les archéologues depuis fort longtemps. Il s'agit du Castelas Verrin situé assez vaguement par la carte au sud-ouest de Sivergues, et dont on n'a jamais réussi à localiser la position.
Le site du Castelas Verrin correspondrait à un *oppidum* qui ferait potentiellement partie du système de défense du Luberon organisé autour du Fort de Buoux. Il serait donc très intéressant de connaitre son emplacement, notamment pour tenter d'expliquer les travaux entrepris (selon toute vraisemblance au Bas Empire) dans la falaise de Moulin-Clos.
Depuis le début des années 1980 et une reconnaissance qui y aurait été effectuée par R. Bruni, on a coutume de considérer le plateau de la Fête au sud-ouest de Sivergues comme le site probable de ce Castelas Verrin. Selon R. Bruni en effet le plateau de la Fête serait en lien visuel avec le Fort de Buoux (R. Bruni, Sivergues, Monographie, Saignon, Luberon Nature, 1983, p. 101).
Or il apparaît que depuis le plateau de la Fête on ne voit pas plus le Fort de Buoux que la falaise de Moulin-Clos qui lui fait face.
Au nord de ce petit plateau incliné, on est trop bas, et plus haut l'énorme masse du coteau du Clap, bordé à l'est par une longue falaise, bouche complètement la vue.

Sur la photo ci-dessus, prise en direction du nord-ouest depuis l'extrémité sud-ouest de la Fête, à 615 m. d'altitude environ, on distingue dans le lointain la ferme de Marrenon, le plateau des Claparèdes et le haut de la falaise qui le borde, mais il est clair que l'on ne peut rien voir ni du Fort de Buoux ni de Moulin-Clos, beaucoup plus à gauche et cachés par la falaise du Clap.

Pl. 75 : LE COTEAU DU CLAP À BUOUX (1).

DEUXIÈME HYPOTHÈSE POUR UN *OPPIDUM* OUBLIÉ.

Cliché J.M./D.J.

Lorsque l'on se trouve en bas du coteau du Clap, vers 550 m. d'altitude, le Fort de Buoux comme la falaise de Moulin-Clos sont bien visibles.
En fait c'est pratiquement toute la bordure orientale du plateau du Fort que l'on peut voir, des rochers qui le terminent au nord-ouest jusqu'à la terrasse sommitale où l'on peut distinguer juste à gauche du rocher de l'Aiguille l'arbre qui surplombe aujourd'hui la cuvette de pierre.
En arrière-plan, le plateau du Para et au loin la Tour Philippe servent de repères sur la photo.

Le Clap, bordé à l'est par une haute falaise, remonte haut dans le Luberon en même temps qu'il se resserre. Son occupation, en particulier vers son sommet, aurait permis de surveiller efficacement les accès méridionaux depuis les crêtes du Luberon et l'Ourillon. On peut en effet penser que les limites des communes de Buoux et de Sivergues suivent dans cette zone le tracé d'un très vieux chemin.
Le coteau du Clap est escarpé. Mais au fur et à mesure que l'on s'élève, comme l'on se décale vers le sud, le coteau voisin (sur lequel se dresse le rocher l'Aiguille) puis celui qui surplombe le vallon de l'Enfer, dissimulent progressivement le plateau du Fort. Ce sont donc des correspondances visuelles indirectes qu'il faut chercher avec le Fort. En effet, se précipiter dans la pente pour atteindre un point d'où l'on pourrait donner l'alerte à un guetteur installé à l'extrémité nord-ouest du Fort (qui lui-même aurait dû courir jusqu'au sommet de plateau) risquait de coûter un temps précieux - et il n'était pas question non plus de signal sonore si l'on voulait rester discret.

Pl. 76 : LE COTEAU DU CLAP À BUOUX (2).

DEUXIÈME HYPOTHÈSE POUR UN *OPPIDUM* OUBLIÉ.

Cliché J.M./D.J.

Quand on effectue l'ascension du coteau du Clap, tandis que l'on croise et longe les restes de nombreux murs en pierre sèche, par les trouées de végétation on constate que le plateau du Fort disparaît peu à peu, de même que le coteau de l'Aiguille et l'Aiguille elle-même.
Vers 610-620 m. d'altitude on trouve un borie aménagé en poste de guet muni de meurtrières - sans doute pendant les guerres de religion pour surveiller le vieux chemin venant de l'Ourillon, des crêtes, et très probablement au-delà du double vallon de Roumagoua à Vaugines.
Cette occupation au XVIe siècle pourrait justifier que la carte de Cassini gardât en 1762 le souvenir du lieu, si le site du Clap correspond bien au Castelas Verrin.
Vers 630 m. d'altitude le coteau qui surplombe le vallon de l'Enfer, et la falaise qui le couronne, bouchent la vue vers le Fort.
C'est alors que l'aménagement de la falaise de Moulin-Clos prend sans doute tout son sens. Les grottes qui y ont été creusées se trouvent en effet juste en face, vraiment très nettes - et de là on peut aisément faire parvenir un signal visuel au Fort.

Sur la photo, on distingue en arrière-plan le rebord du plateau du Para, le Chaos des Roches, la tour du prieuré de Saint-Symphorien ainsi que la falaise et le plateau de l'*oppidum* des Confines, qui servent ici de repères.

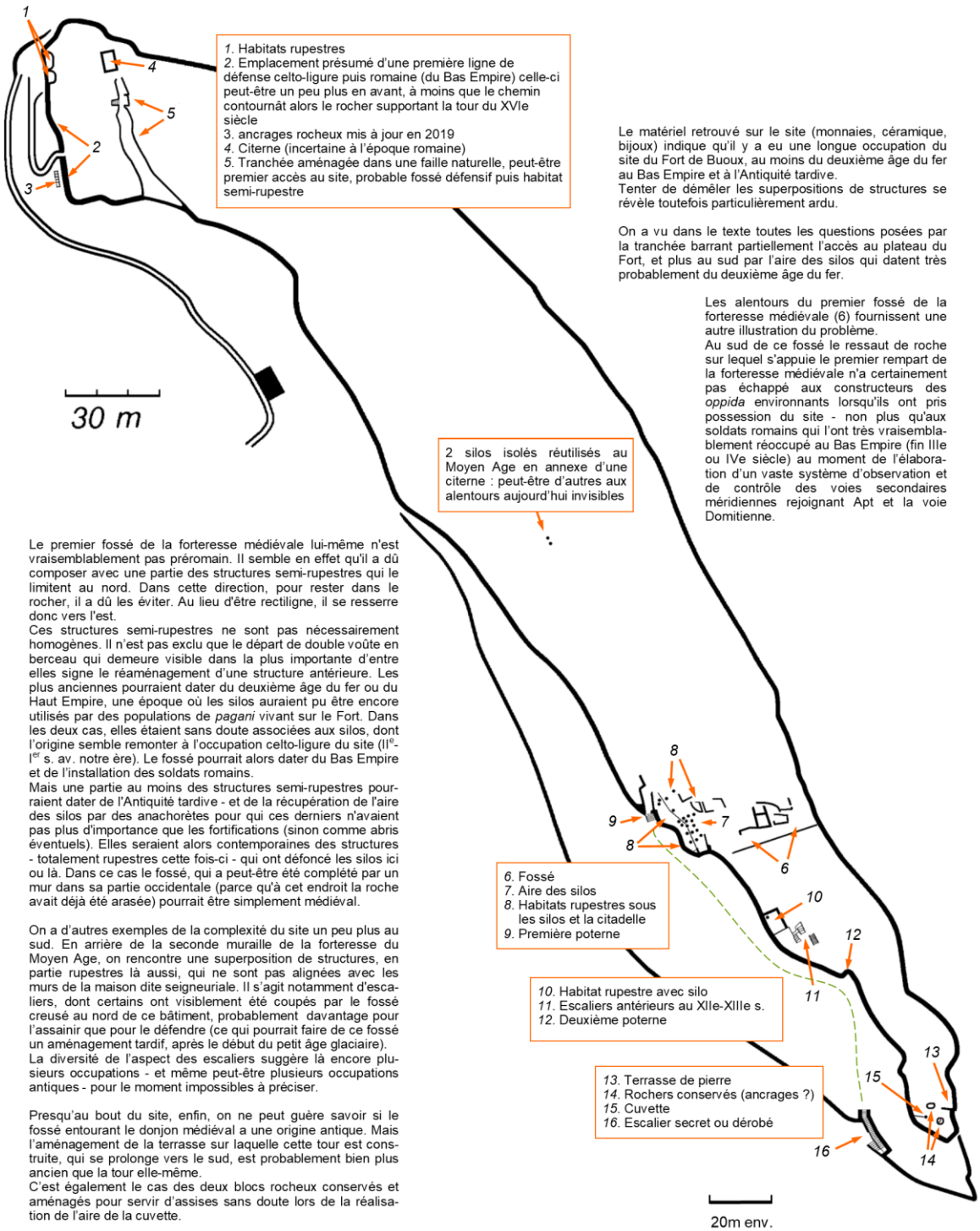
Contrairement au site de la Fête, encore une fois, cette partie haute du coteau du Clap est en revanche en lien visuel direct avec la falaise de Moulin-Clos[1], en particulier la grotte qui a été aménagée sur sa face orientale et qui se trouve juste en face.
Cela nous renvoie à la seconde tour entrevue plus haut à une quinzaine de mètres à l'est de la première tour de Moulin-Clos. On voit là clairement plusieurs volées d'escaliers, en zigzag, taillées dans une cheminée creusée dans la falaise. Il est possible qu'il s'agisse de l'aménagement d'un relief naturel dû à l'érosion de la molasse burdigalienne dont la structure est loin d'être homogène. Les différences de couleur dans la roche suggèrent en tout cas que ces escaliers étaient protégés du vide par un mur. Ils menaient à la première des grottes aménagées dans la falaise - d'où une corniche, qui devait être un peu plus large qu'aujourd'hui, permettait de gagner la plus éloignée. C'est celle-ci, qui s'ouvre sur le flanc oriental de la falaise de Moulin-Clos, qui est en lien visuel direct avec le haut du coteau du Clap et l'éperon qui le termine au sud. Accessible par une échelle ou un escalier de bois, cette grotte offrait un mur en petit appareil qui évoquait beaucoup pour J. Barruol, au début du XXe siècle, le petit appareil gallo-romain[2] que l'on trouvait dans le bâtiment situé à la base de la première tour. On serait assez tenté de penser que c'est l'aménagement de cette grotte-là qui constituait la finalité de toute la partie orientale de la structure de la falaise de Moulin-Clos (seconde tour et grottes).
En tout cas c'est tout un complexe qu'il faut prendre en compte lorsque l'on mentionne la "tour de Moulin-Clos". Reposant sur des constructions défensives, il permettait de s'élever assez haut dans la falaise pour voir (un peu) depuis la première tour ce qui se passait en aval - et bien plus, depuis la seconde tour et les grottes, ce qui se tramait en amont et du côté des crêtes. Par rapport aux vieux *oppida* des Confines ou de l'Illet, cet ensemble offrait l'avantage d'être à proximité immédiate du Fort et en outre à l'abri d'une attaque. Il pourrait donc répondre au souci de pouvoir continuer d'observer les environs dans la situation où un ennemi (nécessairement très supérieur en nombre) se serait rendu maître des *oppida* du plateau des Claparèdes, et même peut-être de la montagne - étant entendu et posé que le Rocher du Fort, lui, ne pouvait pas tomber. Mais observer pour quoi faire ? pour transmettre l'information à qui ? Et par-dessus tout, comment, si l'on était isolé ?
Le complexe demeure énigmatique par le volume des travaux réalisés autant que leur peu d'utilité apparente. Telle qu'on l'a défini, il correspondrait bien à la crainte provoquée par le début des grandes invasions à la fin du IIIe siècle. Il surprend aussi par l'ingéniosité mise en œuvre. A l'inverse des aménagements découverts au Rocher des Seguins, quelques centaines de mètres plus à l'est, la falaise dans laquelle on avait pris soin de l'incruster fournissait en effet ici un abri. On pouvait s'y trouver enfermé, mais difficilement en être délogé dès lors que l'on avait de l'eau et des vivres. Et l'on voyait très bien de là ce qui était caché au Fort qui lui faisait pendant. Du Castelas Verrin à Saint-Pons et au Fort de la Roche, mais surtout aux abords du Fort de Buoux, le vallon en tout cas méritait bien son nom de v*allis Specula*... En même temps, on ne s'étonne pas qu'il n'ait pas servi de refuge aux habitants d'Apt : tel qu'il était, entre le coteau du Clap et le Fort, il était déjà sans doute fortement peuplé, et il ne devait pas être question de venir menacer les champs qu'il abritait dans ses zones les plus fertiles.
Une fois encore, tout renvoie cependant au Fort de Buoux - l'hypothétique Luerion du deuxième âge du fer. Il est impossible de considérer un quelconque système de défense dans le Luberon central sans lui attribuer un rôle majeur.

---

[1] De la Fête on ne voit pas davantage la falaise de Moulin-Clos, elle aussi cachée par le coteau du Clap, que le Fort de Buoux : en fait on ne peut rien voir au sud-ouest (du haut) de la falaise de Marrenon, et l'arrivée du chemin, dit des rampes de Marrenon, qui gagne ce site depuis le vallon de l'Aiguebrun.
[2] J. Barruol, Buoux, ds Provence historique, Tome 17, fascicule 68, 1967, p. 190.

Pl. 77 : LE FORT DE BUOUX ANTIQUE.

DES TÉMOINS SÛRS,
DES STRUCTURES TRÈS INCERTAINES.



1. Habitats rupestres
2. Emplacement présumé d'une première ligne de défense celto-ligure puis romaine (du Bas Empire) celle-ci peut-être un peu plus en avant, à moins que le chemin contournât alors le rocher supportant la tour du XVIe siècle
3. ancrages rocheux mis à jour en 2019
4. Citerne (incertaine à l'époque romaine)
5. Tranchée aménagée dans une faille naturelle, peut-être premier accès au site, probable fossé défensif puis habitat semi-rupestre

Le matériel retrouvé sur le site (monnaies, céramique, bijoux) indique qu'il y a eu une longue occupation du site du Fort de Buoux, au moins du deuxième âge du fer au Bas Empire et à l'Antiquité tardive.
Tenter de démêler les superpositions de structures se révèle toutefois particulièrement ardu.

On a vu dans le texte toutes les questions posées par la tranchée barrant partiellement l'accès au plateau du Fort, et plus au sud par l'aire des silos qui datent très probablement du deuxième âge du fer.

Les alentours du premier fossé de la forteresse médiévale (6) fournissent une autre illustration du problème.
Au sud de ce fossé le ressaut de roche sur lequel s'appuie le premier rempart de la forteresse médiévale n'a certainement pas échappé aux constructeurs des *oppida* environnants lorsqu'ils ont pris possession du site - non plus qu'aux soldats romains qui l'ont très vraisemblablement réoccupé au Bas Empire (fin IIIe ou IVe siècle) au moment de l'élaboration d'un vaste système d'observation et de contrôle des voies secondaires méridiennes rejoignant Apt et la voie Domitienne.

Le premier fossé de la forteresse médiévale lui-même n'est vraisemblablement pas préromain. Il semble en effet qu'il a dû composer avec une partie des structures semi-rupestres qui le limitent au nord. Dans cette direction, pour rester dans le rocher, il a dû les éviter. Au lieu d'être rectiligne, il se resserre donc vers l'est.
Ces structures semi-rupestres ne sont pas nécessairement homogènes. Il n'est pas exclu que le départ de double voûte en berceau qui demeure visible dans la plus importante d'entre elles signe le réaménagement d'une structure antérieure. Les plus anciennes pourraient dater du deuxième âge du fer ou du Haut Empire, une époque où les silos auraient pu être encore utilisés par des populations de *pagani* vivant sur le Fort. Dans les deux cas, elles étaient sans doute associées aux silos, dont l'origine semble remonter à l'occupation celto-ligure du site (IIe-Ier s. av. notre ère). Le fossé pourrait alors dater du Bas Empire et de l'installation des soldats romains.
Mais une partie au moins des structures semi-rupestres pourraient dater de l'Antiquité tardive - et de la récupération de l'aire des silos par des anachorètes pour qui ces derniers n'avaient pas plus d'importance que les fortifications (sinon comme abris éventuels). Elles seraient alors contemporaines des structures - totalement rupestres cette fois-ci - qui ont défoncé les silos ici ou là. Dans ce cas le fossé, qui a peut-être été complété par un mur dans sa partie occidentale (parce qu'à cet endroit la roche avait déjà été arasée) pourrait être simplement médiéval.

On a d'autres exemples de la complexité du site un peu plus au sud. En arrière de la seconde muraille de la forteresse du Moyen Age, on rencontre une superposition de structures, en partie rupestres là aussi, qui ne sont pas alignées avec les murs de la maison dite seigneuriale. Il s'agit notamment d'escaliers, dont certains ont visiblement été coupés par le fossé creusé au nord de ce bâtiment, probablement davantage pour l'assainir que pour le défendre (ce qui pourrait faire de ce fossé un aménagement tardif, après le début du petit âge glaciaire).
La diversité de l'aspect des escaliers suggère là encore plusieurs occupations - et même peut-être plusieurs occupations antiques - pour le moment impossibles à préciser.

Presqu'au bout du site, enfin, on ne peut guère savoir si le fossé entourant le donjon médiéval a une origine antique. Mais l'aménagement de la terrasse sur laquelle cette tour est construite, qui se prolonge vers le sud, est probablement bien plus ancien que la tour elle-même.
C'est également le cas des deux blocs rocheux conservés et aménagés pour servir d'assises sans doute lors de la réalisation de l'aire de la cuvette.

6. Fossé
7. Aire des silos
8. Habitats rupestres sous les silos et la citadelle
9. Première poterne

10. Habitat rupestre avec silo
11. Escaliers antérieurs au XIIe-XIIIe s.
12. Deuxième poterne

13. Terrasse de pierre
14. Rochers conservés (ancrages ?)
15. Cuvette
16. Escalier secret ou dérobé

On y trouve des témoins sûrs de la présence romaine. Outre des poteries et même quelques bijoux, on peut compter les nombreuses monnaies déjà mentionnées plus haut[1].
Au XIXe siècle on y a également découvert une hipposandale, ou *solea*[2], qu'il est bien difficile de dater mais que l'on a pu jadis rattacher à une occupation militaire du site. Comme son nom l'indique, il s'agissait d'une sorte de sandale (ou de… mule) à semelle de fer que les Romains mettaient aux pieds des chevaux. Elle était munie d'anneaux dans lesquels on passait des courroies destinées à son maintien. L'hipposandale était utilisée comme protection contre le *murex ferreus*, une sorte d'atroce pointe en fer enfoncée dans le sol et destinée à stopper le cheval en se plantant dans son sabot lors des charges de cavalerie. Elle aurait donc équipé les chevaux de l'armée et signé la présence d'un contingent militaire. On sait aujourd'hui que les Romains l'ont longtemps préférée au fer à cheval. Non seulement elle leur aurait paru plus respectueuse de la liberté du sabot de l'animal, mais aussi plus sûre. Il en aurait existé plusieurs formes adaptées aux différentes sortes de terrain - un peu comme pour les pneus aujourd'hui... On en a récemment retrouvé plusieurs exemplaires sur le site de la *villa* de Tourville au nord/nord-est de Saignon[3]. La découverte du Fort de Buoux pourrait donc être liée à la présence d'une garnison sur le site mais aussi, tout aussi bien, à la position de celui-ci au milieu d'un massif montagneux particulièrement rocailleux.
Malheureusement, il subsiste peu de structures du fait des réoccupations successives qui ont démantelé, recouvert ou englobé chaque fois celles des époques précédentes et de la difficulté d'attribuer avec une quelconque vraisemblance ce qui reste à l'une ou l'autre de ces époques - que ce soit sur le site du Fort lui-même ou à ses abords.
Le chemin en partie dallé qui traverse le Chaos des Roches pour gagner le plateau du Para en offre un bon exemple. Il n'appartient certainement pas à l'âge du bronze comme on l'avait cru jadis[4]. Mais pour autant on ne sait pas s'il faut l'attribuer à l'époque celto-ligure (en relation avec l'inscription à Verbronara fille d'Apetemarus retrouvée au Para, et peut-être des murs de pierres sèches situés au-dessus de la Tuilière)[5], au Bas Empire (dans le cadre du système d'observation et de défense des voies secondaires étudié ici) ou au Moyen Age (en liaison avec l'expansion des zones de culture et de pacage du XIIe siècle)[6].
Comme tous les sites perchés environnants, on peut toutefois imaginer que dès le deuxième âge du fer le plateau du Fort de Buoux a fait l'objet d'aménagements défensifs. On n'en lit plus guère, peut-être, que la tranchée située juste en arrière de la première ligne des défenses médiévales, au tout début du plateau du Fort. Mais celle-ci n'a pas toujours été que le fossé déjà évoqué - et cela complique tout. Divers trous destinés à accueillir des poutres (assez vraisemblablement horizontales pour certaines et verticales pour d'autres) témoignent qu'à un moment indéfini ses parois ont dû par endroits supporter des constructions et recevoir une couverture (ou un plancher). Là où elle est la moins profonde, vers le nord, un élargissement ménageant des murs partiellement taillés dans le rocher a également créé une ou deux pièces exiguës à demi enterrées. Dotée d'assises rocheuses un peu plus élevées (du fait de la déclivité

---

[1] L. Rochetin, La vallée de l'Aiguebrun, le rocher du Fort de Buoux, la combe de Lourmarin, pp. 148-149.
[2] L. Rochetin, La vallée de l'Aiguebrun, le rocher du Fort de Buoux, la combe de Lourmarin, pp. 150-151.
[3] Carte Archéologique de la Gaule (CAG), 84/2, 2004, p. 320 (105, 5).
[4] S. Gagnière, Provence-Côte d'Azur-Corse, Informations archéologiques, ds Gallia Préhistoire, XI, 1968, fasc. 2, p. 495.
En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_1968_num_11_2_1332
J. Barruol, Contribution à une histoire de Buoux, ds Cahiers de Luberon Nature, n° 3, mars/septembre 1975, p. 143.
[5] Sur l'inscription du Para, voir A. Allmer, Deuxième promenade d'un épigraphiste, ds Bulletin de la société d'archéologie et de statistique de la Drôme, 10, 1876, p. 78.
En ligne : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5436200b/f5.image
[6] Il était gallo-romain ou médiéval pour H. Bonnetain, L'âge du bronze en Provence (Bronze ancien - Bronze moyen), DEA, Maison de la Méditerranée et des Sciences Humaines, Aix-en-Provence, 1989, p. 88.

du sol) l'une d'entre elles paraît avoir possédé deux ouvertures, donnant l'une au nord et l'autre au sud - dans ce que l'on peut alors qualifier de tranchée. Un escalier, s'ouvrant du côté de l'accès au plateau (et d'un assaillant éventuel) permettait d'atteindre cette pièce - ou bien le fond du fossé, selon l'époque à laquelle il a été réalisé. A priori, il n'aurait apparemment pas servi à grand-chose : le socle rocheux s'abaissant vers le nord, du côté de la citerne, la tranchée et la pièce (ou les deux pièces) auraient pu être accessibles par là au prix d'un léger détour. On peut donc considérer que lorsqu'il a été creusé il n'y avait pas d'ouverture au nord de la pièce (ou des pièces). L'espace vide entre les deux parois rocheuses, au moins de ce côté, était alors vraisemblablement fermé par un mur. On ne peut cependant savoir si les trous et les assises de poutre, l'aménagement d'une ou deux pièces semi-enterrées et l'escalier sont contemporains, ni s'ils font partie du premier aménagement de la faille naturelle ou s'ils lui sont postérieurs (et dans ce cas de combien). Il y a pour autant ici la présomption très forte de diverses structures successives et même d'un détournement ultérieur (pendant l'Antiquité tardive ou le haut Moyen Age) de certaines structures défensives. Mais ces dernières pourraient dater tout aussi bien de l'époque préromaine que du Bas Empire.

Au deuxième âge du fer l'occupation du plateau du Fort est bien attestée par des monnaies et de la poterie[1]. Il paraît donc très improbable lorsque l'on considère l'oppidum des Confines, tout proche, que son accès n'ait pas été barré par une solide muraille, doublée en arrière par d'autres murs. Sur les Confines, dont l'occupation ne s'est pas poursuivie au-delà de l'époque romaine, ces murs sont restés debout. Ici ils ont pu être démolis pour construire aussi bien le système défensif du Bas Empire (s'il ne les a pas simplement repris à son compte, au moins en partie) que la fortification et le village du Moyen Age, mais aussi la muraille du XVIe siècle, et peut-être les six murs qui barrent plus ou moins le plateau du Fort[2]. Dans son premier état, que l'on pourrait faire remonter à l'occupation du site au deuxième âge du fer, on pourrait considérer la tranchée comme un simple fossé sec. Ce type de défense semble avoir constitué un élément assez courant des fortifications celto-ligures. Au Castellar de Cadenet, les fouilleurs du Centre Camille Jullian en ont reconnu un sur près de 140 m, large de 6 m en moyenne et profond de 1,40 m[3]. Cela représente un volume de plus 1100 m^3 de terre et de galets glaciaires fossiles à déplacer. On imagine donc que la faille naturelle du plateau du Fort a dû être appréciée à sa juste valeur, même si on ne l'a pas poursuivie au-delà de ses limites naturelles. Il n'est pas exclu que ces fossés se soient inspirés des fortifications grecques. Au Castellar encore, on a entrevu la possibilité que des Grecs aient supervisé les travaux. Or les monnaies grecques étaient extrêmement abondantes sur le site du Fort selon M. Garcin cité en 1894 par L. Rochetin[4]. Le fossé sec de la tranchée aurait permis de ralentir l'accès au plateau, à supposer qu'un ennemi parvînt à prendre pied sur le rebord de celui-ci. Mais il ne pouvait suffire. Il s'intégrait nécessairement dans un système de remparts de pierres (éventuellement associées à du bois si les nombreuses encoches sont liées à ce système) sans que l'on puisse présumer davantage de ces structures.

Au Bas Empire, pour lequel les témoins sont également nombreux sur le plateau du Fort[5], il faudrait imaginer que cet ensemble de fortifications préromaines ait été repris, modifié ou complété. C'est dans ce cadre que l'on pourrait insérer les vestiges mis à jour pendant l'été 2019, lors de travaux de consolidation de la muraille du XVIe siècle. Situés juste en avant de

---

[1] L. Rochetin, La vallée de l'Aiguebrun, le rocher du Fort de Buoux, la combe de Lourmarin, ds Mémoires de l'Académie de Vaucluse, 1894, pp. 125, 147 et 148.

[2] Ceux-ci pourraient provenir de la démolition du village ou d'enclos à bétail médiévaux lors d'une tentative de fortifier le plateau au XVIe s. mais ils pourraient encore constituer pour certains d'entre eux les vestiges d'un système défensif plus ancien.

[3] D. Isoardi, F. Mocci et K. Walsh, Un rempart à agger dans le sud de la France ? L'oppidum du Castellar (Cadenet, Vaucluse), ds DAM 32, 2009, pp. 121-150, ici pp. 136-137.

[4] L. Rochetin, La vallée de l'Aiguebrun, le rocher du Fort de Buoux, la combe de Lourmarin, p. 148.

[5] L. Rochetin, La vallée de l'Aiguebrun, le rocher du Fort de Buoux, la combe de Lourmarin, pp. 148-149.

celle-ci, en-dessous du ressaut rocheux naturel sur laquelle elle repose (et qui a été aménagé), on a découvert six blocs carrés définis par des rigoles en échelle ou en peigne encochées dans le substrat rocheux. Affirmant la volonté d'ancrer une structure, ils font référence à une technique utilisée par ailleurs à l'époque romaine pour asseoir des éléments en bois (destinés notamment à supporter un chemin)[1]. Ici même on ne peut exclure qu'un chemin contournât le rocher de la tour pour gagner la faille naturelle située en amont de celle-ci mais il semble bien que certaines de ces rigoles ont accueilli du mortier et on peut penser également à l'ancrage d'une muraille s'appuyant en arrière contre le ressaut signalé (et aménagé) qui l'aurait épaulée. Seules une étude approfondie et la poursuite du dégagement vers le nord-est (au niveau de la porte d'entrée du XVIe s. et au-delà de celle-ci) pourraient clarifier le sens de ces vestiges. A priori cependant ces ancrages renvoient davantage vers les IIIe-IVe s. de notre ère qu'à l'époque préromaine[2]. S'il s'agit des fondations d'un mur du Bas Empire, le fait d'installer celui-ci en avant du ressaut supportant la muraille du XVIe s. suggère que l'on disposait probablement à proximité d'énormes quantités de pierres et pourrait donc indiquer le remploi d'une partie au moins du matériau de murailles préromaines.

Ces défenses du Bas Empire, désaffectées, auraient été détournées de leur fonction première pendant l'Antiquité tardive, comme cela a souvent été le cas[3]. Les vestiges de ce système défensif (qui incluait peut-être certaines fortifications préromaines résiduelles) aurait ensuite pu servir de carrière au village et aux fortifications du Moyen Age avant que le rebord du plateau et l'extrémité sud de la tranchée fussent fortifiés de nouveau pendant les guerres de religion.

Au-delà de la tranchée s'ouvre un espace de quelque 200 mètres que l'on a généralement considéré comme une zone de pacage associée au village médiéval. Compte tenu du danger représenté par les falaises, il faudrait imaginer que les animaux étaient tenus dans des enclos en matériaux légers ou en pierres sèches. Ces derniers, provenant peut-être également du démantèlement des fortifications celto-ligures, auraient pu fournir le matériau des six murs probablement pour la plupart plus récents (XVIe s.) dont les restes barrent plus ou moins le plateau. On ne sait presque rien de cet espace qui, jusqu'à présent, n'a guère retenu l'attention des fouilleurs. On y lit quelques traces d'habitations encochées dans le substrat rocheux mais

---

[1] J. Planchon, Y. Teyssonneyre, Deux exemples de fortifications romaines dans les Alpes occidentales, le Néron (Isère) et le Pic-de-Luc (Drôme), ds Dialogues d'Histoire Ancienne (D.H.A.), 37, 1, 2011, pp. 61-91, ici n. 1 p. 87.

[2] Les structures du Pic de Luc (Drôme) et au Néron (Isère) ont été datées des IIIe-IVe s. pour le premier et de la fin IIIe s. jusqu'au Ve s. pour le second : voir J. Planchon, Y. Teyssonneyre, Deux exemples de fortifications romaines dans les Alpes occidentales, le Néron (Isère) et le Pic-de-Luc (Drôme), pp. 80 et 71.
Sur ces sites on a également des aménagements rupestres de surface (*op. cit.* fig. 20 et 21 p. 78) qui renvoient vers certains des vestiges que l'on peut observer au Fort entre la muraille du XVIe siècle et la faille naturelle mais aussi entre autres sur l'aire des silos. La chronologie du Néron et du Pic de Luc n'est malheureusement pas exclusive d'autres époques pour ces vestiges - deuxième âge du fer, Haut Empire ou Antiquité tardive, voire Moyen Age.

[3] Voir plus haut pour Annegray en Haute-Saône : S. Bully, E. Marron, R. Schot, G. Dowling, L. Fiocchi, Le site du monastère d'Annegray (Haute-Saône), Les prospections géophysiques, ds Bulletin du Centre d'études médiévales d'Auxerre, Centre d'études médiévales d'Auxerre, 15, 2011, pp. 9-15, ici p. 6.
En ligne : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00645501/file/cem-11856-15-le-site-du-monastere-d-annegray-haute-saone-les-prospections-geophysiques.pdf
Et pour l'Angleterre : S. Lebecq, « *Monasterium constructum in castro quod lingua Anglorum Cnobheresburg vocatur* » (Bède, *Historia Ecclesiastica Gentis Anglorum*, III 19), De l'attraction exercée par les fortifications romaines sur les fondations monastiques dans l'Angleterre du très haut Moyen Âge, dans J.-M. Sansterre (dir.), L'autorité du passé dans les sociétés médiévales, actes du colloque de l'École française de Rome, l'Institut historique belge de Rome, l'Université libre de Bruxelles et l'Université Charles de Gaulle-Lille III en collaboration avec l'Academia Belgica (Rome, 2-4 mai 2002), Rome, Collection de l'École française de Rome, n° 333, 2004 , p. 277-296.

on ignore notamment s'il s'y trouve des silos, ce qui pourrait nous renseigner sur l'extension de l'habitat celto-ligure, voire gallo-romain (en particulier du Haut Empire).
On pense que le village médiéval commençait un peu avant l'habitat flanqué d'une citerne, la "maison-citerne", qui se trouve à 35 m environ au nord/nord-ouest de l'église. On trouve également là deux silos sans aucun doute plus anciens (reliés entre eux dès l'origine ou plus tardivement)[1] qui ont pu compléter la capacité de stockage de la citerne ou servir à décanter l'eau. C'est une réutilisation assez tardive que l'on peut dater du Moyen Age - mais pas assez tardive pour que la citerne n'ait eu le temps d'être encore transformée en habitat. On voit en effet les restes d'un système de fermeture à l'intérieur du bâtiment qui l'abrite.
Les silos, eux, sont certainement plus anciens. On en en a identifié d'autres au niveau du village médiéval. Il y a également là des assises de maisons encochées dans le rocher, dont certaines pourraient leur être contemporaines. On pourrait sans doute en dire autant d'une partie des aménagements visibles sur l'aire des silos - mais pas de tous cependant, puisque certains de ceux-ci ont entraîné la destruction de quelques-uns d'entre eux. Des encoches creusées dans le rocher parmi les vestiges semi-rupestres non-invasifs suggèrent que les silos de l'aire ont été, à un moment au moins, en connexion avec des structures faisant appel au bois - probablement des clayonnages ou des colombages, même si on n'a aucune idée du hourdage qui les remplissait. On connaît d'autres ancrages un peu semblables dans les environs, à la Baume du Fort ou le long de la falaise en aval de Moulin-Clos (sur pas moins de 300 m)[2]. Nous y reviendrons plus bas, mais on pourrait tout aussi bien dater les structures qui leur sont associées du deuxième âge du fer, de l'Antiquité tardive ou du début du haut Moyen Age. Cela ne nous avance donc pas tellement.
Les silos sont pour leur immense majorité situés en dehors de la forteresse médiévale. Cela n'est guère significatif pour ceux qui sont dans le village, mais la situation de l'aire des silos à l'extérieur et à proximité immédiate de celle-ci indique assez clairement qu'ils lui sont antérieurs et ne présentaient plus d'intérêt au Moyen Age. En fait c'était même sans doute le cas bien avant, lorsqu'ont été creusées les cellules rupestres qui en ont détruit certains. Il semble assez clair que les fortifications médiévales ont dû s'accommoder de ceux-ci. Ils les affaiblissaient en offrant des abris potentiels à des assaillants qui seraient parvenus jusque-là. On peut d'ailleurs en dire autant des structures semi-rupestres qui bordent au nord le premier fossé de la forteresse ou des deux cavités en partie creusées de main d'homme qui se trouvent en arrivant au Fort sous le rebord du plateau et la muraille du XVIe siècle... C'est toujours par déduction, mais il y a d'autres éléments qui permettent d'affiner un peu la datation des silos. D'une manière générale la période romaine a largement préféré les *dolia* aux silos. Quand ceux-ci ont été utilisés, c'est le plus souvent, sinon quasi-exclusivement, en remploi. Les silos du Fort seraient donc antérieurs à l'époque romaine. Sur l'*oppidum* héraultais d'Ensérune, qui a longtemps constitué dans le Midi le site de référence pour les silos de ce type parce qu'ils y sont très nombreux, on les rattachait traditionnellement aux VIe-IVe siècles. Cela paraissait ancien. Même avec une éventuelle émulation grecque à Ensérune, on ressentait un certain décalage avec les résultats des travaux de M. Py en Vaunage[3]. C'est donc sans créer de vraie surprise qu'une étude de 2017 a proposé d'abaisser leur datation aux IIe-Ie siècles[4]. Sur le site

---

[1] Autour de ces silos, on voit des encochements dans le substrat rocheux qui pourraient s'accorder avec eux mais ne correspondent pas avec les constructions médiévales, en tout cas celles qui sont identifiables comme telles.
[2] F. Sauve, Le vallon de l'Aiguebrun, Buoux, le village et l'ancien fort, Saint-Symphorien, pp. 161 à 165.
[3] M. Py, Culture, économie et société protohistoriques dans la région nîmoise, Collection de l'École Française de Rome, 131, Rome-Paris, Ecole Française de Rome, 1990 (2 tomes). - M. Py et F. Py, P. Sauzet, C. Tendille, P. Columeau, J. Erroux, H. Duday, La Liquière, village du Ier Âge du Fer en Languedoc oriental, supplément 11 à la Revue Archéologique de Narbonnaise, Paris, CNRS, 1984. - M. Py, L'oppidum des Castels à Nages, Gard, fouilles 1968-1974, 35e supplément à Gallia, Paris, CNRS, 1978.
[4] C. Olive, D. Ugolini, Nouvelles propositions pour d'anciennes découvertes, ds Revue archéologique, 64, 2017, pp. 311-343.

du Fort, ils pourraient donc dater du deuxième âge du fer. Comme il existe des exemples de silos isolés en parallèle à ceux qui sont regroupés sur l'aire, on serait tenté d'y voir d'un côté des structures familiales ou claniques, de l'autre une structure collective ou plus probablement l'expression du pouvoir et de la puissance d'un dynaste. Mais l'étude récente d'Ensérune est allée plus loin. Plutôt que le stockage de denrées alimentaires ou de céréales, c'est la gestion de l'eau pour des besoins domestiques ou artisanaux qu'elle a mise au premier plan. Pour le moment, cette utilisation des silos en tant que réserves d'eau ne trouve pas d'écho à Buoux. Les deux premiers signalés au Fort, 35 mètres en dessous l'église, ont été mis en relation entre eux, sans doute pour décanter l'eau de la citerne qui les jouxte. Mais celle-ci est de toute évidence plus récente. Elle a même peut-être été creusée là parce que les silos s'y trouvaient. Cela ne présume donc en rien de leur fonction originelle.

Il y a cependant bien davantage au Fort de Buoux : il y a en effet, à l'autre bout du site, l'extraordinaire escalier secret lui-même. Il relève d'un art consommé de la fortification. Ses concepteurs ont même pensé à laisser un mince pan de roche pour le dérober aux regards, ce qui en fait l'élément d'un système très élaboré. Pourtant son accès se trouve en dehors de la forteresse médiévale, à un endroit où il ne pouvait servir absolument à rien si celle-ci en venait à être réduite à ses dernières extrémités. Les Médiévaux ont d'ailleurs ouvert une poterne entre la deuxième et la troisième rangée de murs de la forteresse, juste au-dessus de la maison dite seigneuriale, pour pouvoir l'atteindre. Mais c'est, on le voit bien, un aménagement tardif : pour gagner le plateau intermédiaire très pentu d'où part l'escalier secret, il fallait installer une échelle - ce qui manquait quelque peu de discrétion, même la nuit... La poterne d'origine reste donc très vraisemblablement celle qui s'ouvre à côté de l'aire des silos. Elle était située assez loin de l'escalier secret pour ne pas attirer l'attention. S'il la voyait, un ennemi pouvait penser qu'il ne s'agissait que d'une porte donnant accès au plateau intermédiaire. En outre, s'il découvrait l'escalier secret et songeait à l'emprunter pour investir la place, il lui fallait encore, entre celui-ci et la poterne, parcourir une bonne distance sous les flèches des défenseurs. L'escalier secret est ancien : à une époque bien sûr indéterminée, sans doute au Moyen Age ou pendant les guerres de religion, on a pensé à le barrer par deux murs percés chacun d'une porte étroite à double battant[1]. Le débattement de celle-ci, creusé dans l'une des marches, apparaît clairement comme un rajout à la structure initiale. Les ouvrages médiévaux, qui dans la région n'allaient pas chercher si loin, semblent donc bien avoir composé là avec un élément existant, plus encombrant que réellement utile. Mais à moins que d'invoquer (comme au Castellar de Cadenet encore une fois) l'aide de stratèges ou d'architectes grecs, on ne peut guère retenir le deuxième âge du fer pour la création de l'escalier dérobé. Même si les Albiques ont fourni, peut-être de manière assez régulière, des mercenaires à Marseille, cela ne s'accorderait guère avec l'indépendance qu'ils semblent avoir toujours voulu préserver, aussi bien contre les Salyens ou les Cavares que contre les Voconces. Il ne reste donc que le Bas Empire.

Selon certains témoignages mal assurés, l'escalier secret ou dérobé se raccorderait encore au sud-ouest du Rocher du Fort à un passage qui, dans le bas du vallon du Colombier, emprunterait une cavité d'origine naturelle pour rejoindre le vallon de Serre par-dessous la proue rocheuse qui les sépare. Les deux structures seraient en relation : comme l'escalier, ce passage aurait en effet permis d'accéder secrètement au Rocher du Fort, de s'enfuir

---

En ligne (à l'achat) : https://www.cairn.info/revue-archeologique-2017-2-page-311.htm

[1] L'encoche réalisée dans la marche supérieure pour permettre le débattement de la plus basse se voit nettement au niveau de la sixième (ou septième) marche en partant du bas, l'autre au niveau de la cinquième marche au-dessus du bout de la cloison rocheuse qui dissimule l'ouvrage pour un observateur arrivant par le vallon.
Pour qu'un assaillant vînt se heurter à ces portes, il fallait cependant qu'il connût la présence de l'escalier secret. C'est pourquoi on peut penser qu'elles sont postérieures aux grandes invasions.

discrètement ou de prendre un éventuel assaillant à revers. Mais son existence demeure sujette à caution[1].

Enfin il reste l'étrange petite cuvette située sur la terrasse qui termine le Rocher du Fort au sud-est. Creusée à même le roc au point le plus élevé du site, elle est reliée au bord distant de quelques mètres par une rigole, elle aussi entaillée dans le calcaire, qui semble à première vue assurer une surverse puisqu'elle ne part pas du fond de la cuvette. On y a vu jadis, en faisant même appel au Lévitique, les restes de quelque culte protohistorique, un ensemble sacrificiel qui aurait recueilli le sang des victimes et dont le trop-plein se serait répandu le long de la falaise[2]. L'explication demeure… possible. Mais on l'a déjà vu il faut se méfier des références faites aux cultes pré- ou proto-historiques - parce que tout ce qui demeure incompréhensible aux chercheurs est trop souvent, et parfois un peu trop facilement, rattaché à ceux-ci. C'est pourquoi j'ai proposé, il y a longtemps déjà[3], de voir là les restes d'un système destiné à envoyer des signaux de feu ou de fumée, comme il en a existé dans tout l'empire en relation avec les tours de guet, notamment pour prévenir de l'arrivée de pirates en bord de mer. Cela s'insérerait dans la logique entrevue plus haut - celle de sites inexpugnables, la falaise de Moulin-Clos et le Fort, destinés à continuer de surveiller les mouvements d'un ennemi alors même que celui-ci aurait submergé le Luberon et que toute estafette serait exclue. C'est peut-être bien au-delà d'Apt qu'on devrait alors chercher d'autres relais de ce système de signaux. Il faudrait certes imaginer un bâti au-dessus de la cuvette, destiné à supporter le foyer. Mais il reste des trous visiblement destinés à ancrer là quelque chose, il y a à proximité deux rochers qui ont été conservés et sur lesquels s'appuyait également quelque chose, et la pierre autour de la cuvette n'a pas été rubéfiée, à la différence du fond de celle-ci dont la structure minérale a même été modifiée. On pourrait alors envisager que la rigole orientée face au mistral ait joué le rôle d'une tuyère destinée à amener de l'air sous ce foyer. L'hypothèse, qui lévite moins, m'a paru tentante, mais… elle demeure une simple hypothèse : il reste toujours très hasardeux d'interpréter l'élément subsistant, isolé, d'une structure inconnue dans le temps comme dans l'espace.

Quoi qu'il en soit, on a au Fort de Buoux plusieurs vestiges qui semblent appartenir à un système défensif assez complexe - et dont l'un au moins (l'escalier dérobé) ne semble pouvoir être rattaché ni au deuxième âge du fer ni au Moyen Age, ce qui paraît désigner le Bas Empire. Mais l'ampleur des travaux réalisés (escalier, poterne) suggère que le Fort revêtait un caractère stratégique extrêmement important pour ceux qui les ont planifiés. On peut en dire autant de la construction de la tour de la falaise de Moulin-Clos et de l'aménagement de certaines cavités de celle-ci. Il est donc tenant de les associer, et de faire du Fort de Buoux l'élément-clé d'une vaste stratégie de contrôle du Luberon et de la ville d'Apt au Bas Empire, probablement à la fin du IIIe siècle ou pendant le sursaut économique du IVe siècle. On est bien loin ici des travaux de fortification de la ville elle-même, entrepris au Ve siècle avec la transformation du théâtre antique désaffecté en forteresse ou bastion[4] pour appuyer une enceinte sans doute élaborée à la va-vite.

---

[1] J'ai dû à l'extrême amabilité de l'ancienne gardienne de ne pouvoir malheureusement vérifier le bien-fondé de l'information à une époque où le vallon était plus accessible.

[2] J. Barruol, Contribution à une histoire de Buoux (suite), ds Les cahiers de Luberon Nature, n° 3, mars/septembre 1975, pp. 136-148 et spécialement ici pp. 146-147.

[3] J. Méhu, Buoux, Essai sommaire sur 1000 siècles d'aventure humaine au cœur du Luberon, Cadenet, 1983, p. 149.

[4] P. De Michèle, Apt, place Carnot, ds BSR 2017, p. 185 (arène épisodique pendant la période antonine) ; Apt, caves du centre historique, ds BSR 2005 p. 192 (abandon de l'entretien de la fosse de rideau du théâtre dans le dernier quart du IIIe s.) et p. 193 (transformation en habitat au milieu du IVe s.) ; Apt, place Carnot, ds BSR 2017, p. 186 (transformation en habitat à la fin du IVe s.) ; Apt, caves du centre ancien, ds BSR 2003 p. 202 (réaménagement en bastion).

Il y a d'autres structures en marge du Luberon qui pourraient, sous réserve de sondages ou de fouilles, être rattachées à cette époque. Il s'agit des divers tertres aménagés qui ponctuent les abords de la voie Domitienne entre Céreste et les Granons, et même un peu au-delà. Quelques fermes ont été établies sur certains d'entre eux, d'autres sont restés vierges. Souvent groupés par deux ou trois, ils se signalent facilement à l'œil, notamment au Longroux et à Veissières à Céreste, à la Grande Bastide et peut-être au point coté 412 en bordure de la D 4100 (ancienne RN 100) à Montjustin, à Thésé, aux Courbons, à Paradis, et peut-être sur l'éperon situé au sud/sud-ouest des Granons à Reillanne. Au-delà du col, on les retrouve à Blanqui et peut-être encore à la Grande Bastide (au nord de la Granette). Les abords de certains ont livré quelques maigres traces d'une occupation gallo-romaine[1]. Pour l'heure on n'y a retrouvé aucun témoin de structure militaire. Mais leur conformation les apparente fort à des bases de tours, soit gallo-romaines, soit médiévales (mottes castrales). Dans le premier cas il pourrait s'agir d'une tentative de retarder les Barbares (les arrêter semblant impossible). Dans le second, on pourrait se trouver face à des travaux ordonnés par Lambert, dit de Reillanne, tige de la famille du même nom et personne de confiance des comtes Willelm (Guillaume) II "le Libérateur" et Rothbald (Roubaud, son frère). Ils semblent en effet l'avoir investi du territoire afin qu'il le contrôlât pour eux, à un moment imprécis de la seconde moitié du Xe siècle (avant 993 en tout cas). Cela reste, dans les deux cas, très hypothétique en l'absence de tout vestige reconnu. Mais il y a là, vraisemblablement, quelque chose. C'est d'ailleurs parmi ces divers sites que l'on a situé jadis le début de la Montée des Alpes située aux confins méridionaux des Vocontiens ou Voconces - en tout cas du territoire du petit *Vocontium* détaché de celui des Albiques au profit des Voconces après la chute de Marseille en 49 avant notre ère. Elle est mentionnée par Strabon[2] : « [La voie Domitienne] *traverse le Druentias* [la Durance], *passe par Kaballion* [Cavaillon], *et mesure déjà 63 milles depuis Nimes, quand elle atteint, à la frontière du pays des Vocontiens, le point où commence la Montée des Alpes ; de ce point-là, maintenant, au bourg d'Ebrodunum* [Embrun], *situé à l'autre frontière des Vocontiens, du côté du royaume de Cottius, la distance est de 99 milles*... ». Comme l'on fait remarquer G. Barruol et P. Martel en 1962[3], le petit plateau aménagé (300 m de diamètre) de Thésé à Reillanne pourrait correspondre à la définition du géographe. C'est de là que, par une montée de 2 km environ, on atteint de col des Granons où l'on découvre en un vaste panorama une partie des Alpes du Sud. On y trouvait peut-être une taverne comparable à celle, datée du début du Ier siècle BC, qui a été mise au jour à Lattes[4]. Malheureusement, bien qu'ils en eussent indiqué la nécessité, il semble qu'aucune fouille (officielle en tout cas) n'y ait été menée depuis.

Si la ville d'Apt n'a pas reçu ses murailles à la fin du IIIe siècle, il semble donc, avec les réserves qui s'imposent, que les principales voies qui l'atteignaient ont pu recevoir de nombreuses structures de guet ou même de défense.

---

[1] G. Bérard, Carte archéologique de la Gaule (CAG) 04, Les Alpes-de-Haute-Provence, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1997, p. 309 (130, 11, Grande Bastide à Monjustin) ; p. 355 (160, 18, Paradis / 160; 21, Grande Bastide à Reillanne).

[2] Strabon, Géographie, Livre IV, I, 3.
En ligne : http://remacle.org/bloodwolf/erudits/strabon/livre41.htm

[3] G. Barruol, P. Martel, La voie romaine de Cavaillon à Sisteron sous le Haut Empire, Etude topographique, ds Revue d'Etudes Ligures, 28, 1962, pp. 125-202, ici p. 155. - CAG 04, p. 355 (160, 16).

[4] Sur cet établissement voir B. P. Luley, G. Piquès, Communal eating and drinking in early Roman Mediterranean France, a possible tavern at Lattara, c. 125–75 BC, ds Antiquity, vol. 90, issue 349, 2016, pp. 126–142 et spécialement pp. 134-136, 138, 139 (datation). En ligne :
https://www.cambridge.org/core/services/aop-cambridge-core/content/view/372294246DB2B888F516079B4DD2C011/S0003598X15001842a.pdf/communal_eating_and_drinking_in_early_roman_mediterranean_france_a_possible_tavern_at_lattara_c_12575_bc.pdf
Le restaurant "La Pastorale" situé juste avant le départ de la Montée des Alpes, en perpétuerait le souvenir… avec le talent du chef Maarten Hukema en plus.

14.3. LA RECONSTRUCTION : NOUVELLE OPULENCE, NOUVELLE FOI.

Peu à peu, avec les empereurs Probus (276-282) puis Dioclétien (284-305) et Constantin (306-337), l'empire a retrouvé une certaine assise - jusqu'au début du Ve siècle. L'invasion des Vandales dans le nord et l'ouest de la Gaule en 408, la prise de Rome par les Wisigoths en 410 puis leur passage dans la région en 413, leur tentative de s'emparer de celle-ci en 426 et enfin la nouvelle de l'invasion des Huns en 451 ranimeraient alors les vieilles peurs. Ce serait le signal du début d'un long dépérissement - accentué à partir du deuxième quart du Ve siècle par une aggravation sensible de la péjoration climatique amorcée au IIe-IIIe siècle, affectant sans doute une partie des activités vivrières.

A la fin du IIIe siècle, on était encore loin de tout cela. Après 285, les empereurs ont un peu boudé Rome : même en Italie ils lui ont préféré Milan. Devenue ville impériale avec Constantin puis Constance, Arles a brillé de tous ses feux et sa fortune a rejailli sur le reste de la *Provincia*.

Celle-ci a été redistribuée. Peu avant 300, l'antique Narbonnaise a été réduite de moitié et limitée à sa partie occidentale, à l'ouest du Rhône, au profit d'une Viennoise qui regroupait les territoires situés entre le fleuve et les Alpes-Maritimes (ces dernières ayant été agrandies des territoires de Digne et d'Embrun). Puis, dans le courant du IVe siècle, une Narbonnaise Seconde a vu le jour dans la partie orientale de cette Viennoise - celle-ci conservant cependant le littoral jusqu'à Hyères, et même un peu au-delà.

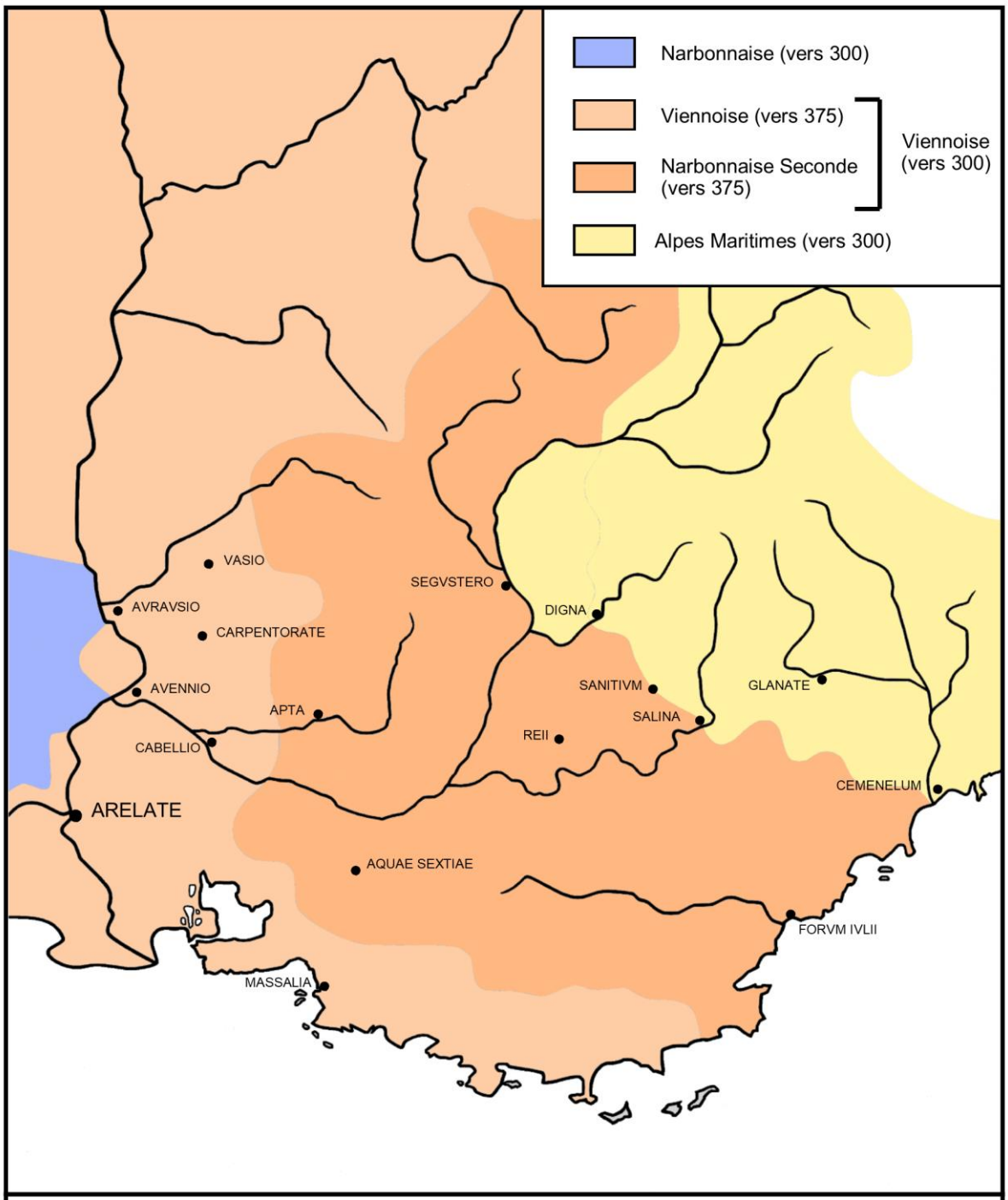
Dans le même temps l'empire lui-même a reçu une nouvelle organisation : il a été divisé en quatre préfectures (Orient, Illyrie, Italie et Gaules) avec quatorze "diocèses" et cent dix-sept provinces. Et en 395, le Préfet du Prétoire des Gaules, abandonnant Trèves, s'est replié sur Arles, promue capitale des Gaules - au moment même où l'empereur Théodose, mourant, scindait définitivement l'héritage d'Auguste entre Empire romain d'Occident et Empire romain d'Orient. L'un allait vivre un siècle, l'autre… un peu plus de 800 ans (jusqu'à l'abominable prise de Constantinople par les Croisés en 1204).

Au IVe siècle une certaine prospérité est donc revenue. La Crau a retrouvé une partie de ses bergeries. Les crises favorisent la concentration de la richesse. De très grands domaines, plus vastes encore que ceux du Haut Empire ont donc vu le jour ici ou là, employant parfois des centaines d'esclaves.

Ces propriétés semblent avoir connu l'opulence. Leurs centres névralgiques occupaient souvent les sites de *villae* du Haut Empire. C'est le cas à Saint-Eusèbe de Saignon (où le IIIe siècle lui-même paraît avoir profité au peuplement du domaine) mais également entre autres aux Tourettes à Apt, à la Tuilière à Villelaure, à la Verrerie à Puget, à Puyvert, entre le Castelas et le village à Saint-Martin-de-la Brasque, aux quartiers de Saint-Jean et de Nogant à Bonnieux, aux Maquignons à Goult ou au quartier de Villeneuve à Gordes (au sud des Gros, près de la voie Domitienne)[1]...

C'est parfois en un lieu où les fouilles n'avaient pas révélé un grand luxe pendant le Haut Empire qu'on le voit tout à coup éclore. A Sannes, par exemple, où l'on a découvert un riche sarcophage paléochrétien, on n'avait repéré qu'un habitat assez évolué évoquant simplement une *villa* modeste (verre à vitre, vasque en calcaire décorée de feuilles stylisées) orientée vers

[1] CAG 84/2, p. 323 (105, 6, Saint-Eusèbe) ; p. 160 (003, 74, Tourettes) ; p. 375 (147, 6, Tuilière) ; p. 301 (093, 6, Verrerie) ; pp. 302-303 (095, 5, site 56) ; p. 330 (113, 3, Castelas/Saint-Martin-de-la-Brasque) ; p. 196 (020, 26, Saint-Jean) ; p. 195 (020, 24, Nogant) ; p. 252 (051, 13, Maquignons) ; p. 249 (050, 17, Villeneuve).



PI. 78 : AU BAS EMPIRE, DE NOUVELLES PROVINCES DANS LE SUD-EST DES GAULES.

La reprise en main de l'empire s'est accompagnée de réorganisations politiques et administratives : Avant 300 déjà, l'antique Narbonnaise a été réduite de moitié (limitée en fait à sa partie occidentale, le Rhône servant approximativement de limite). Une Viennoise a alors réuni les territoires situés entre le fleuve et les Alpes-Maritimes (ces dernières agrandies des territoires de Digne et d'Embrun).
Un peu plus tard, dans le courant du IVe siècle, tandis qu'Arles devenait ville impériale, une Narbonnaise Seconde a vu le jour dans la partie orientale de la Viennoise - mais celle-ci a conservé le littoral jusqu'à Hyères, et même un peu au-delà.

la viticulture[1]. Cela pourrait provenir du hasard des prospections (auxquelles auraient échappé des éléments enfouis plus profondément) mais aussi d'un changement de statut lié au remaniement d'un grand domaine.
Parallèlement à ces sites majeurs où l'occupation paraît avoir été continue, on assiste en effet au IVe s. à la réoccupation de *villae* qui avaient été désertées au IIIe siècle. Cette réoccupation s'effectue peut-être dans le cadre d'une absorption de leur domaine par une propriété plus importante, car le luxe en semble dorénavant exclu. On pourrait envisager parfois que les bâtiments ont été dévolus à des affranchis, intendants ou contremaîtres, des domaines absorbants. C'est le cas à Tourville à Saignon (où l'on a déjà envisagé auparavant un déclassement de la *villa*) mais aussi au Viély à Cucuron, voire au Val Joanis à Pertuis[2].
Enfin, et ce n'est pas le moins étonnant, subsistent des sites sur lesquels on avait localisé de petites agglomérations rurales pendant le Haut Empire. Parfois il s'agit de sites très anciens, comme sur l'*oppidum* de Saint-Julien à La Bastidonne[3], sur les pentes de Castel-Sarrazin à Lourmarin[4] ou encore à la Vache d'Or à Viens[5]. De la même façon qu'au Fort de Buoux, on peut alors mettre en avant le caractère défensif du lieu qui a pu assurer sa survie au IIIe siècle. Mais on peut aussi trouver des sites plus récents (du Haut Empire) et sans protection naturelle, comme aux Andéols à Saint-Saturnin-lès-Apt[6], au quartier de Rey en face de Rocsalière à Apt[7], ou encore dans le cas des deux agglomérations entourant le Castellar de Cadenet, celle des Vérunes au sud et celle de Malconseil/le Plan au nord[8].
Les sites du Bas Empire se signalent souvent (mais pas toujours, on n'en a pas signalé par exemple aux Vérunes ni sous Malconseil) par la présence de céramique sigillée africaine claire D qui est apparue dans les premières décennies du IVe siècle[9]. Malheureusement, souvent réduite à l'état de fragments, elle se signale davantage par ses pâtes[10] que par ses formes qui permettraient une datation plus fine. Or si elle est très abondante aux IVe-Ve siècles, elle reste bien représentée au VIe siècle et ne disparaît - progressivement - qu'au VIIe siècle. Elle n'offre donc pas un témoignage très précis pour le Bas Empire puisqu'elle mord largement sur l'Antiquité tardive (que l'on pourrait faire commencer ici au début du Ve siècle, après le passage des Wisigoths dans la région en 413)[11].
A côté des habitats que l'on a pu cerner, apparaissent parfois des vestiges somptueux qui témoignent de la richesse des grandes *villae* rurales - mais sans que l'on puisse précisément les rattacher à un domaine précis.
C'est le cas du sarcophage retrouvé à Saint-Pierre de Sannes déjà évoqué plus haut. Issu probablement d'un atelier arlésien et daté comme tel de la fin du IVe siècle - à l'époque où

---

[1] CAG, 84/2, p. 348 (121, 2, 3, 4).
[2] CAG 84/2, p. 319 (105, 5, Tourville) ; pp. 237 et 238 (042, 19, Viély) ; p. 297 (089, 22, Val Joanis).
[3] CAG, 84/2, p. 180 (010, 1)
[4] P. Broise, Agglomérations rurales gallo-romaines en Vaucluse, ds RAN (Revue Archéologique de Narbonnaise), 17, 1984, pp. 257-271, ici p. 263.
[5] R. Mistral, Viens, ds Rhodania, IVe congrès, Nîmes, 1922 (1923), pp. 41-46, ici p. 45. - J. Sautel, Forma Orbis Romani, Carte archéologique de la Gaule romaine, VII, Vaucluse, Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 1939, p. 13 n° 21.
[6] CAG 84/2, pp. 336-337 (118, 3).
[7] CAG 84/2, p. 161 (089, 86, Rey).
[8] CAG 84/2, p. 220 (026, 16, Vérunes) ; p. 361 (140, 8, Malconseil) les deux Haut et Bas Empire.
[9] C. Raynaud, Céramique africaine claire D, ds M. Py (dir.), Dicocer, Dictionnaire des céramiques antiques (VIIe s. av. n. è.-VIIe s. de n. è.) en Méditerranée nord-occidentale (Provence, Languedoc, Ampurdan), Lattara, 6, 1993 (2007), pp. 190-197, ici p. 190.
En ligne : syslat.on-rev.com/ArcheOnLine/PUB1/PUB000070.pdf
[10] Fine et orange avec engobe de même couleur pour la D1. Plus grossière, orange foncé à rouge brique, avec engobe épais orange clair, rouge ou rose foncé, pour la D2.
[11] On pourrait tout aussi bien choisir l'invasion des Huns en 451, qui a dû semer la terreur en Gaule, ou la déposition du dernier empereur, Romulus Augustule, en 476. Mais pour la Provence, c'est sans doute le passage des Wisigoths qui s'est révélé le plus marquant.

Arles est devenue le siège de la préfecture du Prétoire des Gaules - il présente une scène très significative : au centre un personnage (sans doute le Christ, mais il est très abîmé) porte une croix triomphale tandis que de part et d'autre deux personnages paraissent l'acclamer[1].
On connaît d'autres exemples de ces sarcophages paléochrétiens. Le sous-sol d'Apt en a livré plusieurs, conservés au musée archéologique de la ville ou au musée Calvet à Avignon. L'un des plus beaux, daté de la fin du IVe siècle lui aussi, est en marbre des Pyrénées (Saint-Béat) et provient également selon toute vraisemblance des ateliers arlésiens. Découvert au quartier du Clos, il est conservé dans la cathédrale d'Apt elle-même où il sert de support à un autel dans une chapelle latérale. Sur sa face antérieure il offre trois panneaux représentant des personnages : au centre un Christ porte la croix tout en faisant un geste de bénédiction. A droite un personnage dont le nom indique qu'il s'agit d'Hippolyte, un martyr du IIIe siècle, tient dans une main un volumen[2] et dans l'autre un petit pain. A gauche enfin, un dernier personnage désigné comme le pape Sixte II (qui a vécu lui aussi au IIIe siècle) salue ou acclame le Christ central. Sur les petits côtés du sarcophage sont figurés les évangélistes, Luc et Jean à gauche, Matthieu et Marc à droite. Trois d'entre eux tiennent aussi un petit pain : c'est l'une des plus anciennes représentations de l'eucharistie[3].
Ces sarcophages au demeurant sont moins rares qu'il y peut paraître au premier abord : Notre-Dame-de-Romigier à Manosque en abrite un autre. Bien conservé, d'un décor très riche, il est sans doute un peu plus récent que celui de Sannes (fin IVe- début Ve s.). Sous la voûte céleste figurée par des étoiles, les apôtres sont représentés en haut-relief, en train d'acclamer le signe de la résurrection, la croix de l'Anastasis. Portant sur sa traverse deux colombes, veillée par deux soldats qui montent la garde à sa base, elle est surmontée du chrisme dans une couronne enrubannée encadrée par le soleil et la lune. Sur les faces latérales sont représentés divers personnages[4].
Outre leur richesse, ces vestiges rappellent l'adhésion des puissantes familles de la région au christianisme, suivant le mouvement initié par les empereurs.

14.4. UNE QUÊTE D'ABSOLU SOUTENUE PAR LA PEUR.

Dès 312, en effet, l'empereur Constantin s'est rapproché de la religion du Christ après sa victoire du pont Milvius, aux portes de Rome. Son absolutisme a fait le reste.
Ce n'est sûrement pas un hasard. Le christianisme, comme tous les monothéismes, propose, en attendant de pouvoir l'imposer, un schéma de pensée unique, une seule vérité, là où le paganisme en offrait par essence plusieurs - parfois en concurrence, parfois opposées, comme les dieux eux-mêmes dans l'Iliade et l'Odyssée…
Pas d'humanisme ici : il n'y aurait bientôt plus - à terme - que Dieu qui compterait. Pas de tolérance non plus : il n'y aurait plus qu'une vérité. Et comme elle serait censée tout englober, plus de philosophie, plus d'explication raisonnée du Monde au regard de l'expérience - plus de science que dûment reconnue et acceptée par l'Eglise. La Terre était ronde, elle serait plate. Les femmes étaient parfois divines[5], elles seraient coupables, et condamnées au silence, à

[1] CAG 84/2, pp. 348-349 (121, 7) et fig. 433 p. 349.
[2] Rouleau de papyrus ou de parchemin, ancêtre du livre relié, qu'on lisait en le déroulant.
[3] CAG 84/2, pp. 103-104 (003, 16) et fig. 53 p. 103.
[4] CAG 04, p. 289 (112, 23) et fig. 268 p. 289.
[5] Elles auraient pu le rester. Comme l'a écrit J. Kalman-Stefánsson, « *si Dieu avait réellement voulu changer le monde […] il nous aurait envoyé sa fille au lieu de son fils. La fille de Dieu aurait fait éclater au grand jour les plus bas instincts de l'homme, elle aurait été battue, souillée et humiliée, les Romains l'auraient violée avant de*

l'ignorance[1] et à la soumission : on peut compter là sur Saül de Tarse, saint Paul, qui apparemment ne les aimait pas beaucoup. On peut en effet relever chez lui une tendance assez globale à déconsidérer la femme et à affirmer résolument sa sujétion (Timothée 1, 2, 12-14, Tite, 2, 4-5)[2]. Même lorsqu'il reconnaît un devoir d'amour du mari envers sa femme (Ephésiens 5, 25) ce devoir ne semble qu'une contrepartie de la soumission totale de celle-ci[3]. En fait, il les condamnait à se résigner à leur sort en attendant le jugement dernier. De la même façon que les esclaves. Il était certes a priori impossible de prêcher l'abolition de l'esclavage dans un monde qui reposait sur celui-ci. Mais le christianisme n'hésitait pas à clamer qu'un dieu s'était incarné, qu'il avait choisi de mourir dans la souffrance pour racheter une improbable faute originelle et encore de ressusciter pour prouver son caractère divin. Il y avait là de quoi heurter le bon sens romain - non dans l'incarnation d'un dieu, ça on avait l'habitude, la mythologie en est truffée, mais dans l'avilissement volontaire, la présence d'une faute immémoriale, ou le besoin de prouver quelque chose pour un dieu présupposé omnipotent. Au niveau d'inconséquence où l'on se trouvait, il semble donc qu'il eût été possible de parler aussi des esclaves. Or, pas plus d'ailleurs que les évangélistes, Paul n'a jamais mis l'esclavage en question, même dans le principe. Il a esquivé le débat en se plaçant au niveau des concepts - en disant que le mot "esclave" n'avait plus de sens puisque tous les êtres humains étaient également unis dans le Christ[4], et soumis à Dieu (dont Paul s'était fait le porte-parole, avant même ceux qui l'avaient vraiment côtoyé)... Finalement, si l'on veut croire à l'histoire de Paul, depuis le mépris de la femme et de l'esclave jusqu'aux guerres de religion en passant par les tortures et les bûchers de l'Inquisition sous toutes ses formes (tant catholique que protestante) - sans oublier, à l'ombre accommodante sinon bienveillante de la croix, la déportation de 14 millions d'Africains (réduits en esclavage, encore)[5] et l'extermination de 90 à 96 % de la population native d'Amérique[6] - on peut se demander qui l'inventeur du christianisme, selon l'excellente formule de H. Maccoby[7], a croisé sur la route

---

la crucifier. Elle nous aurait dévoilé ce que nous abritons de pire et cela aurait peut-être suffi à nous transformer. »
J. Kalman-Stefánsson, Le cœur de l'homme, Paris, Folio-Gallimard, 2014, p. 79.

[1] Femme et philosophe, à Alexandrie la néo-platonicienne Hypathie serait mise en pièces dans une église par les séides de l'évêque Cyrille en 415.

[2] Timothée 1, 2, 12-14 : « *…je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni d'user d'autorité sur le mari ; elle doit demeurer dans le silence. Car Adam a été formé le premier, et puis Eve. Et ce n'a point été Adam qui a été séduit, mais la femme ayant été séduite, a été la cause de la transgression.* »
Tite, 2, 4-5 : « *…qu'elles* [les femmes mûres] *instruisent les jeunes femmes à être modestes, à aimer leurs maris, à aimer leurs enfants ; à être sages, pures, gardant la maison, bonnes, soumises à leurs maris ; ceci afin que la parole de Dieu ne soit point blasphémée.* »

[3] Ephésiens 5, 22-25 : « *Femmes soyez soumises à vos maris, comme au Seigneur. Car le mari est le chef de la femme, comme Christ est le chef de l'Eglise, et il est aussi le Sauveur de son Corps. Comme donc l'Eglise est soumise à Christ, que les femmes le soient de même à leurs maris, en toutes choses. Et vous maris, aimez vos femmes, comme Christ a aimé l'Eglise, et s'est donné lui-même pour elle.* »

[4] Galates, 3, 28 : « *Il n'y a plus ni juif ni grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus l'homme et la femme, car tous vous ne faites plus qu'un dans le Christ Jésus.* »
Ce n'étaient que des mots. Au quotidien, il y en avait bel et bien qui imposaient leurs volontés - et d'autres qui n'avaient pas choisi leur condition et les subissaient. A ceux-là, tout ce que le christianisme proposait était de rester à la place que Dieu leur avait assignée. Il est vrai que pour sa part Paul pouvait se prévaloir (et il ne s'en est pas privé) d'être citoyen romain. C'est toujours plus simple de défendre l'ordre établi quand on est du bon côté.

[5] P. Manning, Slavery and African Life, Occidental, Oriental, and African Slave Trades, Cambridge University Press, 1990, p. 47.

[6] P. Clastres, La société contre l'Etat, Paris, Les Editions de Minuit/poche, 2011 p. 84.

[7] H. Maccoby, Paul ou l'invention du christianisme, Paris, éditions Lieu commun, 1987.
A la différence de nombreux exégètes chrétiens qui n'abordent pas la question de la validité des textes religieux, l'intérêt principal des travaux de H. Maccoby réside dans sa connaissance de l'hébreu et le choix qu'il a fait de

de Damas... Paul bien sûr n'a laissé planer aucun doute, malgré sa mise en garde dans la Deuxième lettre aux Corinthiens[1]. L'*ego* les a peut-être fait taire - celui d'un homme qui, selon H. Maccoby encore, avait toujours voulu s'imposer comme un docte[2] sans en avoir eu les moyens jusque-là. Mais cela va peut-être plus loin. Depuis le début, il semble avoir cherché à ménager l'ordre établi, à se faire reconnaître par celui-ci, en premier lieu en affirmant une romanité que H. Maccoby a jugée douteuse[3]. Si finalement il y a laissé la vie, c'est uniquement parce que Néron avait besoin de boucs émissaires pour l'incendie de Rome, et que le fanatisme des chrétiens en a fait des victimes toutes désignées... Quoi qu'il en soit, il demeure que le christianisme originel a pourtant séduit beaucoup de femmes et d'esclaves. Cela montre peut-être (comme les guerres serviles) à quel point l'esclavage offrait peu de perspectives terrestres à la plupart de ceux qui le subissaient, malgré la possibilité d'émancipation pour les plus habiles, à quel point leur désespérance était grande - et aussi à quel point les femmes du peuple ne pouvaient secouer leur joug, à quel point la liberté de la femme romaine, parfois mise en avant, demeurait théorique et surtout réservée à quelques patriciennes libérées. Un passage de Caton l'Ancien définit les devoirs d'une première servante (à mi-chemin entre l'esclave de base et la matrone). Il est peut-être assez explicite de la vie des femmes du peuple : « *Inspire-lui de la crainte, et fais en sorte qu'elle ne soit point prodigue. Qu'elle voie le moins possible ses voisines ou d'autres femmes. Qu'elle ne reçoive personne ni à la ferme, ni chez elle. Qu'elle ne mange point ailleurs, et ne soit pas coureuse* »[4]...

Et puis, enfin, pour en revenir au dogme chrétien, il y aurait dorénavant le péché, permanent, écrasant - et pour plus de sûreté, originel comme on vient de le voir. Objectivement pourtant aucun être n'est responsable des actes de ses parents, à moins qu'il y participe. Il n'est même pas responsable des actes commis par son pays quand il n'a aucune part aux décisions de son gouvernement - et on voit bien que voter une ou deux fois tous les cinq ans pour un programme électoral ne suffit pas pour cela[5]. Alors déclarer l'espèce tout entière coupable des

---

placer les textes chrétiens en face de ce que l'on sait de la réalité sociale, politique et religieuse de l'époque entre Judée et Galilée.

[1] Deuxième lettre aux Corinthiens, 11, 14.
En ligne :
https://fr.wikisource.org/wiki/Bible_Segond_1910/Deuxi%C3%A8me_%C3%A9p%C3%AEtre_aux_Corinthiens#2_Corinthiens_2

[2] H. Maccoby, Paul ou l'invention du christianisme, pp. 15-17, 94, 107, 109-110, 143-144...
Paul s'oppose en cela à Pierre, dont Jésus avait voulu faire son successeur.

[3] H. Maccoby, Paul ou l'invention du christianisme, pp. 21, 142-143.

[4] Caton, *De re rustica*, CXLIII (ponctuation personnelle).
En ligne : http://remacle.org/bloodwolf/erudits/caton/agriculture.htm
Sur le statut de la femme, voir encore le remarquable ouvrage de V. Girod, Les femmes et le sexe dans la Rome antique, Paris, Tallandier, 2013, notamment pour notre propos p. 48.

[5] C'est pourtant au nom de cette responsabilité populaire (ou collective) que les dirigeants de l'Europe politicienne et financière ont pu prétendre sauver la Grèce (et l'Europe) - en saignant à blanc sans aucun scrupule, le peuple grec. Il s'agissait de rembourser les dettes que ses gouvernements successifs avaient contractées, dans l'ensemble non pour améliorer ses conditions de vie, mais pour aider de grandes entreprises (au profit de leurs actionnaires principaux, et avant tout de leurs dirigeants). Les médias de l'Europe entière ont relayé leurs propos en titrant que "les Grecs" avaient trop vécu à crédit - comme si c'était le peuple, et non ses dirigeants, qui avait fait ces dettes... Mais entre 2007 et 2012, la dette de la France est passée globalement de 1200 Md€ à 1800 Md€ sans que personne puisse vraiment expliquer où était passé cet argent. La crise née de la cupidité de la finance internationale (et des politiques qui l'avaient autorisée, en permettant la réunion des banques d'affaires et des banques de dépôt) n'aurait en effet absorbé qu'une centaine de milliards d'euros. Mais ce ne sont pas les Français qui ont vécu à crédit : celui-ci leur était dans le même temps compté à la suite de la crise initiale dite des *subprimes*. Ont-ils par ailleurs vraiment profité des 500 milliards égarés entre 2007 et 2012 ? Ont-ils voulu cet accroissement de la dette ? En sont-ils responsables ? Devront-ils un jour comme les Grecs en payer très lourdement les échéances ? Et à qui ? Qui détient réellement, dans le détail, les titres de la dette ? En France c'est apparemment un secret. Pour les Etats-Unis, ce sont les îles Caïman à travers leurs fonds de

actes d'ancêtres mythiques, quelle baliverne - mais surtout quel formidable moyen de sujétion pour les autorités de l'Eglise !
La pensée s'appauvrit, l'univers s'assombrit - et se rétrécit. L'Antiquité avait connu bien des despotismes, bien des tyrannies, bien des dictatures. La religion d'Etat - la religion d'Etat monothéiste - ouvre, à terme encore, l'ère du totalitarisme. La vieille Rome se contentait de gestes, et parfois seulement d'apparences : on brûlait de l'encens devant la statue d'un empereur, en signe d'allégeance politique, et cela suffisait. Au passage, c'était un acte (finalement assez salutaire) de tolérance obligée pour ceux qui étaient pris tout entiers par une religion - qu'ils vénérassent Mithra, Dionysos, Orphée, Isis, ou… Jésus. Mais à présent c'étaient l'examen et la direction de conscience qui s'annonçaient et, à terme, encore une fois, s'imposeraient - afin que les gardiens de la foi, inscrite dans la loi, puissent sonder jusqu'au fond des esprits et s'assurer qu'il n'y ait pas la moindre déviation par rapport à la pensée officielle, pas la moindre contestation du dogme (ni accessoirement du pouvoir personnel qu'il fournissait à ses gardiens).
De religion tolérée en 313 (édit de Milan), le christianisme n'a donc pas tardé à devenir religion officielle. Les cultes païens ont alors été frappés de diverses façons, et n'ont connu qu'un bref répit avec le règne de Julien l'Apostat (361-363) qui a tenté de les remettre au goût du jour. Jusqu'en 392 ils ont conservé droit de cité, au moins dans l'intimité des foyers, tandis que le christianisme lui-même se cherchait toujours, partagé encore entre plusieurs doctrines opposées, tels l'arianisme et le catholicisme, qui n'ont pas tardé à en venir aux mains : selon certains historiens, entre 341 et 342 les luttes entre chrétiens auraient fait plus de victimes en Orient que toutes les persécutions précédemment exercées par les empereurs païens à l'encontre des chrétiens[1] ! D'une manière générale, l'Occident est resté à l'écart des grandes luttes sanglantes entre doctrines chrétiennes - pour le moment tout au moins, on sait comment ça s'est fini... Mais comme en Orient une religiosité exacerbée s'est fait jour, certainement sous-tendue ici par la crainte résiduelle des Barbares. Les deux vont bien ensemble. C'est lorsque l'homme n'a plus d'espoir ici-bas qu'il est naturellement le plus porté à se tourner vers l'au-delà, surtout si une pause lui donne le temps de s'abîmer dans la réflexion.
En fait il est difficile de cerner l'impact du christianisme. Jusqu'à la fin du IVe siècle, certains des vieux sanctuaires païens semblent avoir survécu. C'est le cas du Chastelard de Lardiers qui a continué de drainer les offrandes jusqu'à la fin de ce siècle malgré une baisse de la fréquentation sensible à partir de la fin du IIIe siècle[2]. D'autres ont périclité, tel le Castellar de Cadenet - mais sans doute dès la fin du IIe ou le courant du IIIe siècle[3], c'est-à-dire avant l'instauration d'un christianisme officiel. Sur le site du Castellar on a cependant trouvé jadis un pendentif en pâte de verre bleuté, figurant un poisson, qui n'a pas manqué d'évoquer le vieux symbole chrétien[4]…

---

placement opaques (pouvant par ailleurs opérer depuis bien d'autres places financières) qui sont le troisième détenteur de la dette. Cela en dit long.
Sur ces sujets, on peut consulter : M. Delattre, E. Lévy, Un quinquennat à 500 milliards, Paris, Fayard/Mille et une nuits, 2012, notamment pp. 368-369 pour les chiffres de 110 et de 630 milliards d'euros.
Et aussi : boursier.com, Les 10 plus gros créanciers des Etats-Unis (sans date), en ligne : https://www.boursier.com/actualites/galeries/les-10-plus-gros-creanciers-des-etats-unis-166,891.html

[1] W. Durant, Histoire des civilisations, Lausanne, Editions Rencontre, 1963, Tome 10 (prix Pulitzer 1968), pp. 25-26.

[2] CAG 04, p. 251 (101, 3).

[3] CAG 84/2, p. 214 (026, 4) sur la foi d'un BSR 1995 très succinct. - D. Isoardi : Résultats de fouilles inédites sur l'oppidum du Castellar (Cadenet, Vaucluse), De l'épigraphie latine au complexe défensif protohistorique, Aix-en-Provence, Centre Camille Jullian, Publié le 11 février 2013 (sans pagination) : « ... *du mobilier romain (céramique et monnaie) a effectivement été retrouvé* [...] *au moins jusqu'au IIe s. ap. J.-C.* »
En ligne : http://ccj.cnrs.fr/spip.php?article1308

[4] C. Jacquème, Histoire de Cadenet, Marseille, Laffitte Reprints, 1979, p. 161.

En 391-392, avec les édits de Théodose, le christianisme est devenu religion d'Etat exclusive avec l'interdiction définitive de pratiquer tous les cultes païens[1]. Le ton avait été donné un peu avant, dès 385. L'évêque espagnol Priscillien avait eu le sinistre privilège d'être le premier hérétique condamné à mort et exécuté avec ses compagnons, à Trèves où ils avaient eu la naïveté de se rendre à une convocation de l'empereur Maxime.

A l'aube du Ve siècle une nouvelle vague d'invasions allait donner un nouvel élan à la foi. Sous la poussée des Huns venus des confins de la Terre, les Vandales, les Alains, les Sarmates, les Gépides, les Hérules et les Burgondes se sont en effet lancés à l'assaut de l'empire d'Occident à la suite des Wisigoths.
Quelques années après que ces derniers, emmenés par leur roi Alaric, sont entrés dans Rome et l'ont mise à sac (410), Claudius Postumus Dardanus, Préfet du Prétoire des Gaules, a abandonné sa charge et les honneurs qui s'y attachaient pour se réfugier quelque part dans les montagnes surplombant la vallée de la Durance près de *Segustero*/Sisteron - en un lieu qu'il a baptisé Théopolis, la "Cité de Dieu". Une longue inscription, dans le défilé de Pierre-Ecrite, commémore l'évènement[2]. Qui était Dardanus ? Fidèle de l'empereur Honorius, il est entré dans l'histoire pour avoir maté en 413 - avec l'aide des Wisigoths passés entre temps en Provence - la rébellion d'un usurpateur, Jovin, qu'il a tué de ses propres mains avant de faire supplicier les nobles gaulois qui l'avaient suivi. C'est juste après ces évènements que Dardanus a quitté sa charge et s'est retiré. Poids du remords ? Peut-être… Peut-être aussi, tout simplement, le Préfet du Prétoire avait-il pris conscience de la futilité de toute tentative destinée à endiguer la chute de l'empire. Dardanus en tout cas, de ses montagnes, est resté en relations avec Augustin d'Hippone (saint Augustin) et Jérôme de Bethléem (saint Jérôme) qui l'ont qualifié l'un de « *frère très cher* » et l'autre de « *plus noble des hommes, plus chrétien des nobles* ». En baptisant sa retraite Théopolis, il a même emprunté à Augustin le titre de son plus célèbre ouvrage, la Cité de Dieu : même si celui-ci ne devait être publié qu'en 426, le titre en était semble-t-il déjà dans l'air vers 414-415, quand Dardanus a quitté Arles. C'est en vain pourtant qu'on a cherché la trace de Théopolis au-dessus de l'étroite vallée du Riou de Jabron, autour de Saint-Geniez. Après la cour et ses fastes, Dardanus semble avoir recherché la simplicité et le dénuement. Sa retraite en effet ne devait pas dépasser une modeste agglomération de cabanes. Elle contraste donc très nettement avec l'inscription grandiose que l'ancien Préfet du Prétoire a fait graver rive gauche (de la Durance) dans le défilé de Pierre-Ecrite. Celle-ci pourrait avoir eu pour fonction d'accentuer la distance entre la munificence qu'elle rappelle et la réalité des lieux à laquelle elle donnait accès. Mais peut-être aussi qu'il ne s'agissait là que d'un leurre, et que Théopolis était ailleurs[3] - et pourquoi pas rive droite, au-dessus du... Jabron justement, du côté de l'ermitage Saint-Pons à Valbelle[4] ?

---

[1] En 391, Théodose a interdit la fréquentation des temples païens, et en novembre 392 la pratique des cultes domestiques.

[2] Voir entre autres, pour la poésie qui s'en dégage, H.-P. Eydoux, A la recherche de l'énigmatique "Cité de Dieu" dans les Alpes françaises, ds, L'archéologie, résurrection du passé, Paris, Perrin, 1970, pp. 201-223.

[3] On trouve là, autour de Peipin, en amont et en aval, d'un côté et de l'autre du sillon de la Durance, une configuration qui aurait pu sans doute susciter l'enthousiasme d'un Dante Alighieri rompu à l'art du leurre - car c'est bien d'un leurre magnifiquement vide qu'il est ici question.
Pour Dante, voir par exemple La Vita Nuova (La Vie Nouvelle), Paris, Bibliothèque Charpentier-Fasquelle, 1898, Chapitre V, p. 37.
En ligne : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Vie_nouvelle/Texte_entier

[4] Toutes proportions gardées, sa situation évoque celle du monastère de Tatsang (la Tanière du Tigre) au Bhoutan - la pays où l'on a bienheureusement remplacé le Produit National Brut, le sacro-saint PNB (qui n'a aucun sens quand 1 % de la population mondiale détient 60% des richesses selon l'ONG Oxfam) par la notion de Bonheur National Brut, ou BNB (en anglais, *Gross National Happiness*, GNH) proposée par le roi du pays en 1972 et inscrit dans la Constitution en 2008...

14.5. LE MODÈLE DES "PÈRES DU DÉSERT" À BUOUX ?

L'exemple de Dardanus n'était exceptionnel que par les fonctions qu'il exerçait avant de se retirer. A la fin du IVe et au début du Ve siècle, des monastères et des centres érémitiques imités de l'Orient, répondant à la nostalgie du "désert", ont éclos ici et là, dans les endroits les plus reculés. A côté de l'ermitage, où l'anachorète se retirait dans la plus grande solitude, existaient deux types d'établissements : le *cœnobion* où les moines (cénobites) vivaient en pleine communauté, et la *laura* où certains d'entre eux menaient une vie solitaire, passant les cinq premiers jours dans leur cellule et se réunissant le samedi et le dimanche pour célébrer le culte. On a observé que tous ces établissements ont souvent eu pour fondateurs des personnes issues de familles très aisées[1] : outre que leurs membres avaient le temps et les moyens de s'instruire et de s'intéresser aux divers courants de pensée, ils étaient sans doute plus à même de mesurer la détérioration du climat politique et économique - à quel point l'empire était à bout de souffle.

Dès l'émergence du christianisme jusqu'à ce qu'il fût aux rênes de l'Etat, la direction de l'Eglise a donc été plus ou moins affaire de puissants : le temps des esclaves affranchis accédant à la papauté, tel Calixte en 217, était bel et bien révolu. La ville d'Apt paraît avoir abrité assez tôt une communauté de chrétiens. Dès 314, un prêtre d'Apt au moins a assisté au premier concile provençal, qui s'est tenu à Arles - alors qu'Avignon ou Cavaillon n'y avaient aucun représentant[2]. Dans les années 380 ou 390, le Luberon aurait inspiré un avocat arlésien peut-être originaire de Nîmes, Castorius ou Castor, qui aurait décidé avec son épouse d'embrasser la vie monastique. Il aurait fondé à Ménerbes, en un lieu encore mal défini appelé *Mananca* ou *Manancha*, un monastère dédié à saint Faustin[3]. On a vu plus haut qu'on a pensé l'identifier, sans succès, avec les structures funéraires retrouvées au quartier Saint-Estève ou Saint-Etienne. Selon la légende, les Aptésiens seraient venus l'y chercher dans les premières années du Ve siècle pour faire de lui leur évêque[4]. Sa femme et sa fille pour leur part auraient pu s'installer à Sivergues, siège d'une hypothétique *Villa Severanica*. Pour preuve on a relevé qu'à Sivergues l'église la plus ancienne, établie au nord-ouest du Castellas, était dédiée à saint Trophime. Or dans une lettre de mars 417 le pape Zozime aurait qualifié Trophime d'Arles (dont l'existence même demeure assez incertaine) de « *source sacrée d'où ont coulé en Gaule les ruisseaux de la foi* »[5]… Il est vrai que sur le plateau du Cros on a trouvé un groupement

---

[1] Ambroise de Milan était fils d'un Préfet du Prétoire, Jean Chrysostome d'un *Magister Militum* (général en chef) ; Jérôme et Basile de Césarée étaient issus de familles aisées de Dalmatie et de Cappadoce.

[2] D. Carru, L. Tallah, Carte archéologique de la Gaule (CAG) 84/4 Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2015, p. 229.
Il semble même qu'Apt ait eu deux délégués : un prêtre, Romanus, et un exorciste (?), Victor. La ville de Nice aurait également envoyé un exorciste et un diacre. Voir J. Gaudemet, C. Munier, Conciles gaulois du IVe siècle, Paris, Sources chrétiennes, 1977.

[3] Un monastère Saint Faustin est encore cité en 1035 dans la charte 428 de Saint-Victor (*Sanctum Faustinum*), mais il n'est pas précisément localisé : M. Guérard, Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, Tome 1, Collection des Cartulaires de France, VIII, Paris, Lahure, 1857, charte 428 p. 433.
Le nom est cependant rare, on ne le trouve mentionné que cette fois dans le cartulaire de Saint-Victor, et il était situé dans les environs de Goult.

[4] Au concile de Nîmes, en 394 ou 396, la ville était cependant déjà représentée par un Octavius qui ne devait pas occuper la charge depuis très longtemps puisqu'il a signé en quatorzième position (sur vingt et un participants) - alors que Genialis, évêque de Cavaillon, a signé en troisième. Voir CAG 84/4, p. 229.

[5] Sur ces fondations très hypothétiques, voir J. Barruol, Un centre érémitique dans l'ancien diocèse d'Apt, ds Revue d'Etudes Ligures, 1971, pp. 155-171 et spécialement pp. 155-159.

de tombes creusées à même le rocher[1]. Elles témoignent d'une occupation plus récente, datant de l'Antiquité tardive ou du Moyen Age. On a observé jadis que ces tombes rupestres, lorsqu'elles sont nombreuses, ont souvent été creusées aux abords de lieux fréquentés auparavant par des personnages jugés assez saints pour pouvoir intercéder en faveur de ceux que l'on avait inhumés près d'eux. Mais cela ne va pas nécessairement jusqu'à accréditer la légende de l'épouse de Castor retirée près de Sivergues.

Si l'on ignore donc à peu près tout de la vie de Castor on sait au moins qu'il était en relation avec une grande figure du monachisme occidental naissant, Jean Cassien (Ioannis Kassianos), installé à Marseille[2]. Autour de 416, dans la préface à ses *Institutions cénobitiques*, celui-ci s'adresse en effet à Castor, en réponse à une lettre qu'il lui a adressée[3]. Et il mentionne clairement que Castor souhaitait fonder un monastère sur le modèle des établissements orientaux[4]. J. Barruol a voulu y voir un établissement dédié aux saints Serge et Bacchus - deux officiers de l'armée romaine exécutés pour leur foi (chrétienne) du temps de Dioclétien, une dizaine d'années avant que Constantin autorisât le christianisme. Le nom du quartier Saint-Ser à Apt (Saint-Cers), sur la route de Buoux, en garderait le souvenir. Mais ce monastère dédié aux saints Serge et Bacchus n'est connu que par une *Vie de Saint-Castor* rédigée par l'évêque Raimond Bot à la fin du XIIIe ou au début du XIVe siècle - œuvre de pure invention pour sa plus grande partie sinon sa totalité[5]. Cela reste donc très douteux...

Cassien a précisé en outre dans ses *Conférences*[6], écrites entre 419 et 427, que c'est à l'instigation de Castor, mort entre temps, qu'il a rédigé les dix premières d'entre elles[7]. L'évêque d'Apt se serait-il donc également intéressé à la fondation d'un centre érémitique ? C'est ce que J. Barruol croyait, en le situant dans le vallon de l'Aiguebrun - et il y a cette fois quelques arguments.

Dans les premières décennies du Ve siècle, en effet, les tours de guet de la seconde moitié du IIIe et du début du IVe siècle étaient abandonnées.

En Syrie, au Ve siècle, ce furent des moines qui réoccupèrent les tours désaffectées du *limes* : quand on connaît l'influence de l'Orient sur les religieux de cette époque, on peut presque se demander si ce ne sont pas les vestiges de fortifications du Bas Empire qui auraient attiré Castor à Buoux… d'autant que le modèle syriaque a fait école : aussi bien à Annegray en Haute-Saône qu'en Angleterre, on a trouvé des traces de réoccupation de postes militaires par des établissements religieux[8].

---

[1] CAG 84/2, p. 357 (128, NL1).

[2] Cassien, ou Jean Cassien, moine d'origine scythe (roumaine) qui, après avoir séjourné en Egypte dans les années 380-390, est venu s'installer à Marseille où il a fondé les deux premiers monastères de la ville, dont la future abbaye Saint-Victor. Il y a rédigé des *Institutions cénobitiques* et des *Conférences* qui ont jeté les bases du monachisme occidental.

On doit noter la facilité des déplacements dans l'empire mourant, qui permettait encore à tous ces personnages, Dardanus et Augustin d'Hippone, mais aussi Cassien et Castor, de se connaître, et, bien souvent, d'entretenir des relations suivies parfois d'un bout à l'autre de la Méditerranée.

[3] Jean Cassien, Institutions, Paris, Librairie Poussielgue Frères, 1868, pp. 1-2 (Lettre du bienheureux Castor, évêque d'Apt à Cassien, abbé de Marseille et Préface de Cassien à l'évêque Castor).

[4] « *Votre province n'avait pas de monastère, et vous voulez en établir un semblable à ceux de l'Orient, et surtout de l'Égypte.* » : Jean Cassien, Institutions, p. 4 (Préface de Cassien à l'évêque Castor).

[5] Le filon semble avoir été riche : les restes de saint Castor avaient déjà été "miraculeusement" retrouvés en 1179.

[6] Conférences sur la perfection religieuse, en fait sur l'érémitisme des Pères du désert.

[7] Jean Cassien, Conférences sur la perfection religieuse, Paris, Librairie Poussielgue Frères, 1868, pp. 3-4 (Préface à l'évêque Léonce et à Hellade).

En ligne : http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/peres/cassien/cassien01.htm

[8] Pour Annegray : S. Bully, E. Marron, R. Schot, G. Dowling, L. Fiocchi, Le site du monastère d'Annegray (Haute-Saône), Les prospections géophysiques, ds Bulletin du Centre d'études médiévales d'Auxerre, Centre d'études médiévales d'Auxerre, 15, 2011, pp. 9-15, ici p. 6.

Mais le centre érémitique du vallon de l'Aiguebrun ne se serait pas contenté de ces premières structures, que l'histoire lui aurait offertes. Il en aurait créé d'autres, beaucoup plus révélatrices et peut-être inspirées par les structures réoccupées, dont on pourrait encore lire les traces.

On l'a vu plus haut, les grottes perchées de Moulin-Clos, auxquelles on accédait par des escaliers que l'on pouvait encore emprunter au début du XXe siècle, ou encore probablement par une échelle[1] s'intègrent probablement au système de guet mis en place pendant le Haut Empire. Mais ici ou là, dans ces grottes ou à proximité de celles-ci, on voit dans la falaise des séries de trous de poutres bien alignés, parfois très haut. Pour imaginer les constructions auxquelles ils pouvaient se rapporter, le meilleur modèle demeure celui de certains ermitages de la région des Météores en Grèce, en particulier ceux d'Antichi ou de Saint-Georges de Mandila[2]. Les époques sont bien sûr différentes[3] - mais ce type d'aménagement à flanc de falaise demeurant très rare, on peut envisager que les constructions auxquelles ils correspondaient pouvaient avoir la même fonction.

Plus loin, d'énormes blocs détachés de cette falaise (aux Seguins) et un piton dégagé par l'érosion (celui de l'Aiguille, plus méridional) ont reçu divers aménagements. Les premiers, que l'on pourrait qualifier de Chaos des Seguins, ont accueilli dans leur partie inférieure des niches et de nombreux trous de poutres qui indiquent des constructions adossées. Selon F. Sauve ces rochers pouvaient former un espace facile à fermer[4] - mais certainement pas à défendre, vu leur situation au pied de la falaise. L'un de ces blocs, de 30 à 40 m de haut, dit parfois Rocher des Seguins, présentait plusieurs niveaux d'occupation. Un premier palier en effet, abrité par un saillant de la paroi et accessible par un sentier assez raide, offrait divers aménagements creusés dans le rocher : un banc, des consoles, des niches et une citerne rectangulaire percée d'une bonde vers le bas et garnie intérieurement d'un enduit rougeâtre ressemblant au tuileau gallo-romain (toujours selon F. Sauve). De ce palier partait un escalier de 80 marches, creusées dans la pierre, qui permettait d'atteindre le sommet du rocher. On trouvait là une citerne ronde présentant le même enduit que celle du premier palier, entourée d'un système de rigoles permettant de recueillir les eaux pluviales[5]. Ces aménagements demeurent énigmatiques. Il y a dans le vallon quelques sources, rares mais assez bien alimentées, et l'Aiguebrun coule en contrebas. F. Sauve ayant souligné que l'on pouvait facilement fermer l'accès à ce chaos rocheux, on pourrait être tenté de les rattacher à un système défensif. Lui-même a évoqué une période de terreur prolongée. Mais la falaise est là, juste derrière, et elle n'est séparée du Rocher des Seguins que par une faille de 1 à 2 m de

---

En ligne : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00645501/file/cem-11856-15-le-site-du-monastere-d-annegray-haute-saone-les-prospections-geophysiques.pdf

Pour l'Angleterre : S. Lebecq, « *Monasterium constructum in castro quod lingua Anglorum Cnobheresburg vocatur* » (Bède, *Historia Ecclesiastica Gentis Anglorum*, III 19). De l'attraction exercée par les fortifications romaines sur les fondations monastiques dans l'Angleterre du très haut Moyen Âge, dans J.-M. Sansterre (dir.), *L'autorité du passé dans les sociétés médiévales*, actes du colloque de l'École française de Rome, l'Institut historique belge de Rome, l'Université libre de Bruxelles et l'Université Charles de Gaulle-Lille III en collaboration avec l'Academia Belgica (Rome, 2-4 mai 2002), Rome, Collection de l'École française de Rome, n° 333, 2004 , p. 277-296.

[1] Pour la cavité située un peu plus haut dans le saillant que fait la paroi encore plus à l'est. Il faut compter ici avec l'érosion, active dans certaines couches de la falaise. ertains ancrages ont pu disparaître.

[2] Voir par exemple Méditerranée Magazine, n° 5, novembre-décembre 1994, ermitages d'Antichi pp. 22-23 (ruiné) et de Saint-Georges de Mandila p. 26 - Géo, n° 142, décembre 1990, p. 96.

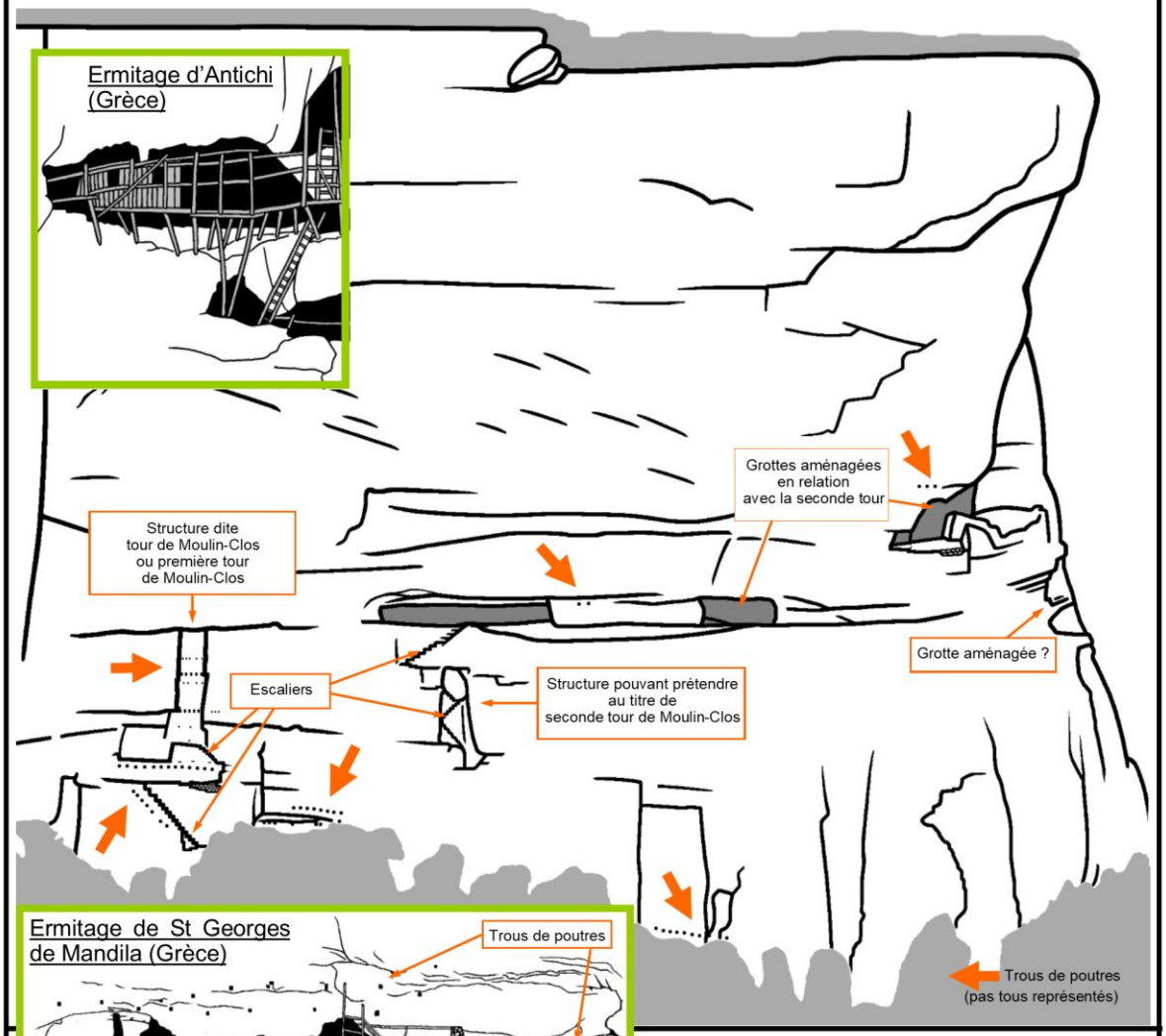
[3] Dans cette région, les monastères et leurs ermitages ne sont formellement attestés que plus récemment, au XIe siècle.

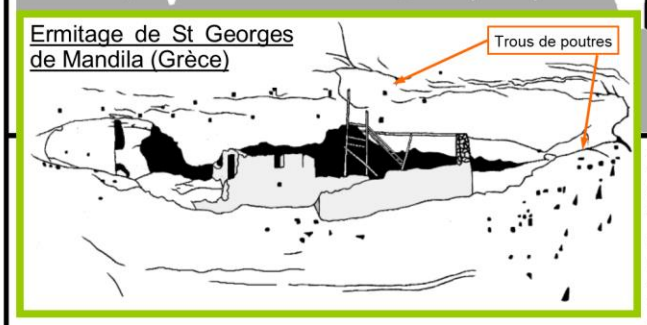
[4] F. Sauve, Le vallon de l'Aiguebrun, Buoux, le village et l'ancien fort, Saint-Symphorien, ds Mémoires de l'Académie de Vaucluse, F. Seguin, Avignon, 1904, p. 174.

[5] On connaît d'autres aménagements de ce type sur au Fort de Buoux et sur le plateau du Para, au-dessus de la Tuilière (et du Chaos des Roches).

Pl. 79 : POSTES DE GUET ET ANACHORÈTES DANS LE LUBERON ?

LA FALAISE DE MOULIN-CLOS À BUOUX.





Dans la falaise de Moulin Clos, de nombreux aménagements rupestres demeurent bien visibles : trous de poutres, escaliers creusés dans le rocher, tours de plusieurs étages entaillées dans la paroi...

La première tour, avec sa base en petits moellons bien appareillés (que l'on retrouvait dans les années 1910 dans la grotte la plus haute) évoque le Bas-empire et le type de tour de guet destinée à se protéger d'éventuels envahisseurs - la *turris speculatoria*, voire le *burgus speculatorius* (fortin d'observation). Le nom du vallon au Moyen Age (*vallis Specula* en 1004 et en 1075, *comba specula* en 1399 encore) et celui de la Roche d'Espeil aujourd'hui pourrait en conserver le souvenir.

Dans les grottes et au-dessus d'elles certains alignements de trous de poutres rappellent en outre les ermitages vertigineux de la région des Météores en Grèce. Ils pourraient marquer une réoccupation dans le premier quart du Ve s. des structures militaires du Bas Empire (fin IIIe-IVe s.) laissées à l'abandon.

large. La citerne sommitale était donc extrêmement exposée. A l'Aiguille, fantastique colonne de roche d'une trentaine de mètres de hauteur située à 400 m de là, de l'autre côté du vallon[1], les aménagements semblent encore plus dépourvus de sens. On a également creusé une volée de marches dans le rocher pour atteindre son sommet - et là... rien. Selon les premiers auteurs qui s'y sont intéressés, dès le milieu du XIXe siècle, le sommet aurait reçu l'aménagement d'une citerne. En 1967 toutefois une escalade de P. Pessemesse (l'escalier étant déjà fort endommagé) a mis fin à l'histoire. Mais à quoi, ou à qui, pouvait servir l'escalier montant à l'Aiguille ? L'aspect défensif paraît encore plus limité qu'au Rocher des Seguins. Le piton est certes détaché de tout, mais il ne pouvait pas abriter beaucoup de monde - et en outre on n'aurait pas pu y tenir bien longtemps, sans vivres et sans eau... Et puis surtout, dans tous les cas (Aiguille ou Rocher des Seguins) à quelques centaines de mètres de là, il y avait le Fort de Buoux, qui offrait absolument toutes les qualités défensives qui l'ont fait remarquer depuis la protohistoire.

Le Fort lui-même semble d'ailleurs n'avoir pas été ignoré par les créateurs des aménagements sans mobile évident que l'on a rencontrés aux Seguins ou à l'Aiguille.

On pourrait classer parmi eux les habitats rupestres que l'on trouve en dessous de ses premières murailles. Ces dernières sont médiévales, mais elles sont placées au point d'accès au plateau. On peut donc penser que dès que le site du Fort a été doté d'une structure défensive - très vraisemblablement pendant le deuxième âge du fer - ce point a été fortifié. Or les habitats rupestres situés en-dessous sont incroyablement mal placés d'un point de vue tactique.

En arrière de ces premiers murs, on a déjà évoqué plus haut la tranchée qui barre le plateau (et qui se prolonge par une citerne). A une époque indéterminée, elle a été dotée d'une couverture - attestée par des trous de poutres - et d'un escalier qui permettait d'en atteindre le fond. Là encore, il semble y avoir un décalage dans les aménagements, des buts bien différents et, à un certain moment au moins, un désintérêt patent pour la structure défensive.

On pourrait encore citer les pièces ou cellules creusées sous les silos, à l'intérieur comme à l'extérieur de la première poterne donnant accès au plateau intermédiaire très pentu qui conduit à l'escalier secret. L'aménagement de l'une d'entre elles a crevé le fond d'un silo. C'est donc qu'elles leur sont postérieures, et qu'ils ne présentaient plus d'intérêt pour ceux qui ont effectué ces aménagements. Pendant l'époque romaine, pour le stockage, on préférait les *dolia*. Mais le Fort n'a sans doute jamais accueilli de *villa*, ni constitué la dépendance de l'une d'entre elles. Comme les Confines ou l'Illet, il paraît plus vraisemblable qu'il ait abrité une partie de la population indigène résiduelle - des *pagani* comme ceux de Gordes ou de Cucuron. De telles populations étaient sans doute par tradition plus sensibles aux structures héritées de la protohistoire. Pour expliquer l'aménagement de ces cellules au mépris des silos, de même que la tranchée évoquée plus haut, il faut donc qu'entre les IIIe-IVe siècles (où l'on pourrait situer les travaux défensifs du Bas Empire) et le Moyen Age (qui ne ferait que s'accommoder de ces fosses)[2], s'intercale une séquence où vivait une population pour laquelle le stockage des provisions et la possibilité de se protéger d'une attaque n'étaient plus des préoccupations primordiales. Trouver une conjonction de ces deux conditions semble difficile. Le IVe siècle correspond à une séquence de paix. C'est une époque de relance de l'économie rurale. Même passés de mode, on n'y aurait pas négligé des magasins déjà creusés, que leur situation mettait en outre facilement à l'abri du brigandage. Pendant l'Antiquité

---

[1] A. Gay, Histoire du village, du château et du fort de Buoux, Forcalquier, Imprimerie A. Masson, 1866, p. 73. - F. Sauve, Le vallon de l'Aiguebrun, Buoux, le village et l'ancien fort, Saint-Symphorien, p. 175. - J. Barruol, Buoux, ds Provence historique, Tome 17, fascicule 68, 1967, pp. 180-191, ici p. 191. - R. Bruni, Buoux, Monographie, Aix-en-Provence, Edisud/Luberon Nature, 1981, p. 97.

[2] Probablement le XIe siècle, bien que l'on ne puisse écarter totalement le Xe siècle.

tardive et le haut Moyen Age, c'est différent. Les surplus ont dû devenir rares - mais justement ils n'en avaient que plus de prix[1], et là encore la possibilité de les mettre facilement à l'abri aurait dû préserver les vieux silos en des temps qui devenaient de moins en moins sûrs... Dans tous les cas, la récupération de l'aire des silos semble donc échapper aux mobiles d'une population rurale traditionnelle.

On se trouve ainsi confronté en divers points du vallon de l'Aiguebrun (falaise de Moulin-Clos, Seguins, Aiguille, Fort) à des aménagements qui paraissent en net décalage avec leur contexte, des structures sans fonction évidente dans celui-ci. C'est ce qui fournit sans doute les meilleurs indices à la présomption d'une occupation du vallon par un établissement religieux initié par Castor ou l'un de ses successeurs - parce qu'on peut considérer qu'à cette époque une telle structure, tournée vers Dieu, ne répondait pas aux préoccupations qui étaient communément celles du reste de la population.

Même si cela reste un raisonnement négatif, c'est l'inadéquation de certaines structures avec leur environnement présumé qui prêche pour l'hypothèse d'un centre érémitique, une *laura* ou laure plutôt qu'un *cœnobion*. La démesure de la Nature dans le vallon, la paix de celui-ci quand le silence s'installe à la nuit tombante, tout autant qu'une certaine perte du sens de l'orientation que l'on y éprouve parfois, auraient bien pu contribuer à créer et à entretenir là un sentiment de transcendance - le même, peut-être, qu'auraient déjà connu près de vingt siècles auparavant les maîtres de la métallurgie de l'âge du bronze lorsqu'ils s'y installèrent.

Il existe peut-être d'autres traces - ou il existait, car elles ont souffert, et les témoignages anciens et fiables de L. Rochetin ou de F. Sauve n'en ont que plus de prix.

Au fond du vallon, entre la Baume du Fort et l'Aiguebrun, on trouvait en effet jadis une grande concentration de tombes creusées à même le rocher[2]. Nombre d'entre elles ont malheureusement disparu lors des aménagements successifs du chemin d'accès au Fort. La plus grande parmi celles qui ont été observées jadis[3] mesurait 2,50 m de longueur pour 0,58 m de largeur, la plus petite 0,72 m pour 0,20 m (en haut) et 0,13 m (en bas), les dimensions moyennes s'échelonnant entre 1,50 m et 1,80 m de long pour 0,40 m de largeur à la tête et 0,25 m aux pieds. La plupart étaient trapézoïdales ou vaguement rectangulaires, mais il y en avait d'anthropomorphes : on y voyait nettement dessinées les épaules et la tête, un petit coussinet de pierre venant parfois supporter cette dernière. Elles étaient sans doute originellement recouvertes de grandes dalles juxtaposées (en bâtière) ou d'un couvercle d'une seule pièce. On observe encore par endroits une encoche périphérique destinée à l'accueillir, tandis qu'une rigole creusée sur le pourtour de la tombe servait à la protéger des eaux pluviales. Un trou d'évacuation pour celles-ci (voire pour les eaux provenant de la tombe elle-même) a parfois été prévu, comme aux Baux où l'on connaît également ce type de tombes[4]. On les a parfois confondues de la sorte avec des cuves vinaires dont on connaît des modèles très proches dans le secteur - et de fait il semble même que certaines aient pu être réutilisées à cette fin à l'époque moderne.

---

[1] En pays d'Aigues, pendant l'Antiquité tardive, c'est peut-être le rôle qui a été assigné à la structure occupant la zone située au nord-ouest du Castelas de Saint-Martin-de-la-Brasque, où l'on a repéré les restes de nombreux *dolia* associés à de la céramique du Ier au Ve-VIe siècle : CAG 84/2, p. 330 (113, 3) : amphores du Ier au IVe siècle et céramique commune grise antique utilisée du Ve au VIIe s.

[2] 150 à 200 tombes - creusées dans les rocs éboulés et à la surface même du sol, dans un rayon de plus de500 mètres autour du Fort à l'ouest et au nord de celui-ci - pour F. Sauve (Le vallon de l'Aiguebrun, Buoux, le village et l'ancien fort, Saint-Symphorien, p. 160), quelque 200 tombes selon J. Barruol (Connaître le Luberon, Cahier 4 de Luberon Nature, 1977, p. 194) plus d'une centaine selon R. Bruni (Buoux, monographie, p. 42).

[3] Pour des descriptions anciennes et donc complètes, voir L. Rochetin, La vallée de l'Aiguebrun, le rocher du Fort de Buoux, la combe de Lourmarin, ds Mémoires de l'Académie de Vaucluse, 1894, p. 142. - F. Sauve, Le vallon de l'Aiguebrun, Buoux, le village et l'ancien Fort, Saint-Symphorien, pp. 160-161.

[4] Voir à ce propos L. Rochetin, Les Baux dans l'Antiquité, ds Mémoires de l'Académie de Vaucluse, 1890, pp. 8-42, ici p. 10.
En ligne : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5544868w/f3.image

Comme on l'a déjà vu sur le plateau du Cros à Sivergues, la concentration de ces tombes - que l'on peut sans doute dater de l'Antiquité tardive pour les plus anciennes mais dont le modèle a été utilisé jusqu'au Moyen Age - semble indiquer la présence antérieure d'un foyer paléochrétien, chapelle, ermitage ou monastère primitif. Elle offre le reflet d'un culte spontané rendu aux religieux qui, las d'attendre la paix des hommes, étaient venus dans ces lieux écartés chercher la paix de Dieu. En creusant de nouvelles tombes auprès de celles de ces saints hommes (selon le principe de la *tumulatio ad sanctum*), c'est en effet leur intercession, leur protection dans l'au-delà que l'on aurait sollicitées.
Ce type de tombes demeure assez fréquent dans le Luberon et sur ses marges. On l'a retrouvé à Carluc (près de Céreste), à Rocsalière (en face du site de Rey occupé du Haut Empire à l'Antiquité tardive et encore au Moyen Age), aux Tourettes, à Saignon ou à la Roche d'Espeil. Mais nulle part elles n'ont la densité qui était la leur au nord-ouest du Rocher du Fort, et c'est sans doute l'indice qu'il y avait là quelque chose de bien plus important.
Dans le vallon de l'Aiguebrun, on trouvait des tombes ou sarcophages rupestres jusqu'au pied de la falaise Moulin-Clos[1] et des structures rupestres que l'on a rapprochées d'un complexe de guet (*speculae*) du Bas Empire. Elles lui seraient donc postérieures. A la Baume du Fort, F. Sauve qui a eu la chance d'en voir bien plus qu'il n'en reste aujourd'hui, a signalé que les tombes étaient également postérieures aux nombreux habitats rupestres faisant appel à des trous de poutres. Elles s'étaient souvent superposées à eux, avaient été creusées à l'intérieur de ce qui semblait constituer leurs limites[2].
Ces habitats adossés au rocher demeurent eux-mêmes fort intéressants. Ils étaient très abondants dans le vallon, que ce soit à la Baume du Fort ou en continuant la falaise de Moulin-Clos au-delà du complexe à vocation très probablement militaire que l'on a attribué au Bas Empire. Sur ce site que l'on pourrait qualifier de Chaos de Moulin-Clos comme il y aurait un Chaos des Seguins autour du Rocher du même nom, en 1904, F. Sauve a pu reconnaître « *les trous ayant servi de support aux poutrelles de cabanes en clayonnages, les rigoles creusées dans les rocs pour l'évacuation des eaux de pluie, les abris sous roche* » tout en insistant sur leur incroyable densité : « *sur une longueur de plus de 300 mètres,* [...] *toutes les aspérités du roc, tous les blocs, tous les abris ont été entaillés et adaptés aux besoins de l'habitation ; des lignes de trous de poutrelles indiquent la hauteur des toitures qui venaient reposer soit directement sur un rocher voisin, soit sur d'autres poutres plantées verticalement* »[3]. Même chose à la Baume du Fort, « *auvent constitué par un rocher formidable dont le bord s'avance à plus de 35 mètres de la paroi, abritant une aire de 800 mètres carrés » ou il a décrit « des cabanes en clayonnages, aussi bien sous l'abri qu'à ses abords* [...] *protégées contre le ruissellement des eaux par de longues rainures horizontales tracées avec un outil métallique, à 7 ou 8 mètres de hauteur. De part et d'autre, sur les parois de la Baume et sur les rochers éboulés qu'elle surplombe, on aperçoit les trous destinés à l'établissement des poutrelles, plantées de façon à former de vastes appartements clos* »[4]. Partout il a insisté sur l'absence de traces de murs[5]. Malheureusement ces structures n'ont jamais pu être datées avec précision. F. Sauve les associait « *soit aux Ligures qui occupaient la région, soit aux Celto-ligures » et les jugeait « antérieures au IIe siècle avant notre ère* »[6]. Pour étayer cette proposition il s'appuyait principalement sur les « *poteries fort grossières, généralement en pâte rougeâtre, formées à la main, point ou peu cuites, et dépourvues d'ornement* »[7] qu'il avait

[1] L. Rochetin, La vallée de l'Aiguebrun, le rocher du Fort de Buoux, la combe de Lourmarin, p. 142
[2] F. Sauve, Le vallon de l'Aiguebrun, Buoux, le village et l'ancien fort, Saint-Symphorien, p. 165.
[3] F. Sauve, Le vallon de l'Aiguebrun, Buoux, le village et l'ancien fort, Saint-Symphorien, pp. 161 et 162.
[4] F. Sauve, Le vallon de l'Aiguebrun, Buoux, le village et l'ancien fort, Saint-Symphorien, pp. 164 et 165.
[5] F. Sauve, Le vallon de l'Aiguebrun, Buoux, le village et l'ancien fort, Saint-Symphorien, p. 162.
[6] F. Sauve, Le vallon de l'Aiguebrun, Buoux, le village et l'ancien fort, Saint-Symphorien, p. 162.
[7] F. Sauve, Le vallon de l'Aiguebrun, Buoux, le village et l'ancien fort, Saint-Symphorien, p. 161.

également repérées au pied de la falaise en aval de Moulin-Clos. Même en ne disposant que de cette description très succincte, l'association des structures et des poteries décrites pose pas mal de problèmes. On peut écarter le premier âge du fer qui ne disposait sans doute pas des moyens nécessaires à l'aménagement du site. Mais la grossièreté des céramiques correspond mal au deuxième âge du fer. En outre, c'est l'époque des *oppida*, et il y en avait beaucoup tout autour. On peut douter à ce titre que le vallon fût alors aussi densément peuplé, même si l'un des personnages de l'inscription du Para (Apetemarus), s'il faut le rattacher à l'étymologie d'Apt, suggère qu'il ait pu y avoir là un centre politique d'une certaine importance. Il faudrait donc peut-être séparer poteries et structures, même si on les rencontrait sur le même emplacement ou à proximité les unes des autres. Les premières pourraient relever du Néolithique ou de l'âge du bronze, assez bien représentés dans le vallon, et n'avoir figuré là qu'en substrat ou en remploi dans les cloisons des habitats rupestres. F. Sauve a également rapporté qu'on trouvait sur l'autre rive de l'Aiguebrun, dans le talus du chemin de Moulin-Clos des « *des monceaux de tessons de toutes les pâtes, depuis la terre rougeâtre mêlée à des cailloux grossiers, jusqu'à l'argile pure, façonnée avec quelque recherche, bien cuite, peu épaisse et décorée soit de points triangulaires irrégulièrement placés sur le col ou la panse des vases, soit de lignes plus ou moins parallèles et d'ornements géométriques simples.* » Pour lui la quantité de ces débris était « *vraiment stupéfiante sur certains points* »[1]. Plus loin il est revenu sur cette « *poterie brun clair ou brun rouge foncé, mêlée à des cailloux assez forts* », qu'il avait retrouvée sur le plateau du Fort lui-même en compagnie d'un grand nombre de pointes de flèches néolithiques, d'éclats de silex et de haches polies[2]. Mais si l'on distingue les poteries des traces d'habitats, on pourrait alors tout aussi bien caler ces dernières entre la réoccupation des structures militaires du Bas Empire probablement contemporaine de l'appropriation des rochers des Seguins ou de l'Aiguille par les structures sans objet évident au début du Ve s. - le fameux centre érémitique dont on ne peut guère imaginer qu'il ait accueilli autant de monde - d'une part, et d'autre part le VIe ou le VIIe siècle. Une fois de plus, seules des fouilles pourraient préciser la question - s'il reste assez de vestiges plus d'un siècle après que F. Sauve a fait ces observations.

Les très nombreuses tombes rupestres signalées jadis entre le Fort et Moulin-Clos et jusqu'au pied de la falaise indiquent clairement en tout cas qu'il y avait là quelque chose qui était susceptible de drainer et de concentrer les populations pourtant très clairsemées de l'Antiquité tardive ou du haut Moyen Age...

Au XIXe siècle on voyait encore à proximité de ces tombes, au pied du Fort (ouest/nord-ouest), les ruines d'une maigre agglomération, dite de Saint-Germain, et d'une église dont la nef avait quelque 15 m de long[3]. Elle était orientée, pour que les fidèles tournés vers l'autel regardent vers l'Orient. Ces vestiges n'ont pas résisté à la fréquentation assidue du site. Ils seraient naturellement plus récents que l'époque qui nous occupe ici - et nous y reviendrons plus loin. Mais une inscription lue au début du XIXe siècle sur l'église en ruine[4]

SACRVM SANCTVARIVM ET DOMVS STORVM
IOSEPHI ET PHOTINI ANNO 957

retient l'attention et... vient tout compliquer, encore une fois. Certains des termes qu'elle emploie (*sacrum sanctuarium*, *domus*) sont en effet employés dans la région jusqu'au XIe siècle. La date inscrite correspond bien avec les mots - mais elle est notée en chiffres arabes,

[1] F. Sauve, Le vallon de l'Aiguebrun, Buoux, le village et l'ancien fort, Saint-Symphorien, p. 158.
[2] F. Sauve, Le vallon de l'Aiguebrun, Buoux, le village et l'ancien fort, Saint-Symphorien, p. 178 n. 2.
[3] A. Gay, Histoire du village, du château et du fort de Buoux, Forcalquier, Imprimerie A. Masson, 1866, pp. 67-68. - F. Sauve, Le vallon de l'Aiguebrun, Buoux, le village et l'ancien Fort, Saint-Symphorien, p. 159.
[4] J.-J. Boze, Histoire de l'église d'Apt, Apt, J. Trémollière, 1821.

alors que ceux-ci ne sont pas apparus dans la région avant les années 1460. Il est possible que la date ait été "traduite" en chiffres arabes par l'abbé J.-J. Boze lorsqu'il a relevé l'inscription avant 1821. Mais les problèmes ne s'arrêtent pas là. Car cet édifice aurait été dédié à des saints - Joseph et Photin - que l'on ne connaît pas. J. Barruol a cherché jusqu'à trouver la trace ténue de deux frères assez obscurs martyrisés sous Trajan[1] mais on ne voit guère pourquoi on leur aurait dédié une église dans le Luberon. Il avait en outre rapproché ces noms de ceux de deux religieux cités par Cassien dans ses *Conférences*. Cependant si Joseph joue un rôle certain dans celles-ci, Photin n'y apparaît qu'une seule fois[2] - et les deux personnages ne se rencontrent jamais. Il était donc assez curieux de les associer, et assez hasardeux d'écrire qu'ils avaient eu tous deux une influence déterminante dans la vie de Cassien[3]...

Ce n'est malheureusement pas tout. Les auteurs anciens (J.-J. Boze, A. Gay) nomment cette église et le village Saint-Germain. On ne sait pas si ce nom était issu d'une tradition plus ou moins incertaine transmise par les habitants des environs ou bien s'il figurait dans les archives communales. Nos deux auteurs auraient pu les consulter : elles ont été détruites entre 1843 et 1860 par un maire soucieux de se débarrasser de vieilles paperasses inutiles[4]. Quoi qu'il en soit, parmi bien d'autres il existe un Germain qui fut l'un des compagnons de Jean Cassien en Egypte. Peut-être originaire comme lui de Dobrogée roumaine (Scythie), dans ses *Conférences* Cassien le nomme continuellement l'abbé Germain[5]. On perd sa trace à Rome, où il avait accompagné Cassien porteur d'une missive du clergé de Constantinople adressée au pape pour défendre (saint) Jean Chrysostome, entre 405 et 410[6]. Germain aurait-il suivi Cassien à Marseille et se serait-il ensuite retiré à Buoux ? C'est l'hypothèse que J. Barruol a émise voici quelques années[7]. Cela expliquerait le titre d'abbé (que Cassien lui aurait donné a posteriori). Ce dernier était né entre 360 et 365. Lorsqu'il est venu se fixer à Marseille, vers 410-415, il avait donc une cinquantaine d'années. Même si Germain était plus âgé que lui[8], il aurait très bien pu le rejoindre et partir s'isoler dans les montagnes pour répondre au vœu de l'évêque Castor, mort entre 416 et 426 (après les *Institutions*, et avant le *terminus ante quem* des *Conférences* rédigées entre 419 et 427)[9]. On pense que Cassien est mort vers quatre-vingts ans. Si Germain est devenu aussi vieux, il y avait donc une certaine marge. Castor ou Germain auraient donc fondé dans le vallon de l'Aiguebrun un centre érémitique (peut-être dédié à Joseph et Photin mais cela reste vraiment très incertain). Et c'est la mémoire de l'abbé Germain, nimbé de l'aura des Pères du Désert, qui aurait déclenché la ferveur des populations de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Age - et entraîné, outre la fondation d'une petite agglomération, un culte dont on retrouverait le témoignage dans les nombreuses tombes qui se pressent là… La construction est séduisante. Elle n'en connaît pas moins des limites imposées

---

[1] J. Barruol, Un centre érémitique dans l'ancien diocèse d'Apt, ds Revue d'Etudes Ligures, 1971, pp. 155-171, ici p. 161

[2] Jean Cassien, Conférences sur la perfection religieuse, Paris, Librairie Poussielgue Frères, 1868, Tome I, p. 269, Conférence X, 3.

[3] J. Barruol, Un centre érémitique dans l'ancien diocèse d'Apt, p. 160.

[4] R. Bruni, Buoux, Monographie, p. 156.
Selon cet auteur il semble toutefois qu'au début du XVIIIe siècle, vers 1716, il en manquait déjà beaucoup.

[5] Jean Cassien, Conférences sur la perfection religieuse, Paris, Librairie Poussielgue Frères, 1868, notamment Tome I, Avant-propos, XIII.
En ligne : http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/peres/cassien/cassien01.htm
Pour le Tome II : http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/peres/cassien/cassien02.htm#_Toc103504111

[6] Jean Cassien, Conférences sur la perfection religieuse, Paris, Librairie Poussielgue Frères, 1868, notamment Tome I, Avant-propos, XVI.
Jean Chrysostome, archevêque de Constantinople, est mort en 407.
J. Barruol, Un centre érémitique dans l'ancien diocèse d'Apt, p. 161.

[7] J. Barruol, Un centre érémitique dans l'ancien diocèse d'Apt, p. 160 n. 3.

[8] Jean Cassien, Conférences sur la perfection religieuse, Tome I, Avant-propos, XIV.

[9] Jean Cassien, Conférences sur la perfection religieuse, Tome I, p. 3 (Préface à l'évêque Léonce et à Hellade).

par ce que l'on sait de l'histoire médiévale de Buoux. Au Moyen Age, aucune charte, ni dans le cartulaire de Saint-Victor ni dans celui d'Apt, ne mentionne un quelconque lieu nommé Saint-Germain. En revanche, dans une charte 482 de l'abbaye marseillaise, on voit un Pons Farald donner une partie du vallon de l'Aiguebrun et du plateau des Claparèdes[1]. Parmi les lieux cités (*Cantadux*/Chantebelle, *Podium de Furcas*/Fourcadure) l'un saute aux yeux. C'est le *passus de Biol*, le passage de Biol que l'on peut bien sûr identifier avec Buoux. Mais à cette époque le village moderne n'existait pas. Il date de la seconde moitié du XVIIe siècle. Et selon l'étude de la charte, qui paraît dérouler un itinéraire, et aussi la logique du nom et des lieux, ce *passus de Biol* semble bien correspondre au Fort de Buoux et à ses environs. Pas de Saint-Germain donc... On peut toutefois envisager que lorsque le château seigneurial a été construit, peut-être au XIIe-XIIIe siècle, en tout cas au XVIe, le nom de Biol/Buoux a suivi le nouveau siège de la seigneurie. Le vieux village médiéval de Biol aurait alors pu prendre le nom du premier abbé dont le souvenir se serait perpétué. Mais comment ? Le premier historien de la région, J.-F. de Rémerville, s'est fait l'écho au XVIIe siècle d'une très ancienne abbaye perdue au-delà de Rocsalière. Seul son nom subsistait. Il l'a nommée abbaye de *vallis cellarum* (de la vallée des cellules) ce qui semble assez éloquent, ou *Beata Maria intervallis* (d'entrevaux). Elle pourrait bien correspondre à un établissement ayant pris la suite du centre érémitique fondé par Castor ou Germain. Seulement elle était dédiée selon Rémerville à Sainte-Marie... Pas de Saint-Germain là non plus ! En fin de compte, il n'est pas exclu que ce soit l'abbé Boze, déjà rapporteur de l'inscription mêlant latin et chiffres arabes, qui ait donné ce nom au lieu. Il aurait d'ailleurs également indiqué que l'église de Saint-Germain était connue depuis le haut Moyen Age - mais sans indiquer ses sources - ce qui semble fort peu probable... Il serait donc sans doute plus judicieux de parler de l'église et du village *dits* de Saint-Germain.
Il reste que le site était riche. Dans les ruines de la vieille église, l'abbé Gay a signalé la découverte de trois autels lors de fouilles effectuées en 1843. Là au moins, on a une certitude : l'un des trois est parvenu jusqu'à nous. Il sert depuis 1977 dans l'église de Buoux[2]. En marbre blanc, chacun de ses flancs est orné de sculptures. Pour les grands côtés, rinceaux de vignes avec leurs grappes (symbole eucharistique) ou colombes (au nombre de six). Pour les petits côtés, croix pattée gréco-byzantine entourée de deux agneaux debout (à gauche) et de deux autres agenouillés (à droite) ou feuilles lancéolées encadrant une couronne à rayons. Ces motifs semblent en faire une pièce du Ve siècle : ultérieurement les enroulements de rinceaux de vignes laissent en effet la place à un décor plus stylisé d'entrelacs et de spirales enserrant des hélices - tandis que la croix pattée semble importée de Syrie, où elle est d'un modèle commun entre l'Edit de Milan (en 313, édit de tolérance de Constantin envers les chrétiens) et l'invasion arabe de 636 : nous voici donc revenus, quoiqu'avec une fourchette assez large, au temps de Castor d'Apt… Mais ce n'est pas si sûr : récemment des études ont replacé l'autel au VIIIe, voire au Xe siècle[3]. Même s'il s'y est adonné plus tard, P.-A. Février avait signalé en 1965 les dangers de la datation des éléments d'architecture sur des critères stylistiques à qui

[1] M. Guérard, Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, Tome 1, Collection des Cartulaires de France, VIII, Paris, Lahure, 1857, charte 482 (1043) pp. 485-486.
[2] CAG 84/2, pp. 207-208 (023, 14) et fig. 208 p. 207.
[3] Pour l'attribution aux VIIIe-IXe siècles, voir G. Barruol, Y. Codou, Le mobilier liturgique, ds J. Guyon, M. Heijmans (dir.), D'un monde à l'autre, naissance d'une chrétienté en Provence (IVe-VIe siècles), catalogue de l'exposition 15 septembre 2001, Arles, Musée de l'Arles antique, 2001, pp. 167-175, ici 168-169.
Pour l'attribution au Xe siècle au moins, voir N. Duval, J. Fontaine, P.-A. Février, J.-C. Picard, G. Barruol (dir.), Naissance des arts chrétiens, Atlas des monuments paléochrétiens de la France, Paris, Ministère de le Culture et de la Communication, Imprimerie nationale, 1991, chapitre IV (édifices de culte, décor architectural et mobilier liturgique) p. 262.

l'on peut faire dire un peu n'importe quoi[1], et l'historique des travaux réalisés depuis semble lui donner raison : comme il l'avait souligné, on peut toujours en effet trouver une foule de détails et de comparaisons permettant de faire valoir une époque plutôt qu'une autre. On peut retenir qu'il serait plus récent que Castor d'Apt.
On connaît un autre autel assez semblable : c'est à Vaugines, de l'autre côté du Luberon[2]. Conservé au Musée Calvet, il est lui aussi en marbre blanc. Il porte sur une de ses grandes faces des rinceaux de vignes issus d'un canthare (grand vase à pied), sur l'autre un chrisme vers lequel convergent douze colombes, et sur ses petits côtés des rinceaux de feuilles tréflées. Il serait un peu plus récent dans le Ve siècle et daterait même peut-être des Ve-VIe siècles, voire des VIe-VIIe siècles[3]. Les conditions particulières de sa découverte empêchent toutefois de s'étendre plus longuement sur ce témoin, que l'on a parfois rattaché à une église primitive occupant l'emplacement de l'église actuelle : il a en effet été trouvé remployé comme évier, comme "pile", dans une maison du village.
Mais l'autel de Buoux qui a été conservé donne corps à l'hypothèse d'un centre religieux important, celui fondé par Castor ou plus vraisemblablement un autre lui ayant succédé, au pied du Fort de Buoux.
En 1843, outre les trois autels déjà cités, on y encore a découvert des statues qui devaient être païennes et assez frustes (sans quoi l'abbé Gay leur eût accordé plus d'attention) ainsi qu'un petit monument de pierre, peut-être un bénitier, dont un fragment portait un dessin en relief représentant un homme accroupi face à deux monstres s'avançant vers lui gueule béante. L'inscription IEL qui ornait cette pièce a donné à penser qu'il pouvait s'agir de Daniel dans la fosse aux lions - mais de l'avis même des témoins du XIXe siècle, les monstres ressemblaient davantage à des crocodiles qu'à des félins[4]…
Malgré l'incertitude qui pèse sur le nom du lieu et l'inscription mentionnés par l'abbé Boze, l'hypothèse d'un centre érémitique fondé par Castor d'Apt au crépuscule de sa vie, au terme des années 410, avec l'aide de Cassien (et peut-être de son vieil ami Germain) conserve donc quelque épaisseur grâce aux structures sans fonction évidente relevées dans la pierre autour du vallon, aux vestiges retrouvés au pied du Fort, aux textes de Cassien de Marseille et à la mention de Rémerville d'un établissement qui aurait pu prendre sa suite.
Il n'y aurait guère que Carluc à Céreste à pouvoir disputer au vallon de l'Aiguebrun l'emplacement de cette fondation : le site a connu des aménagements rupestres, et on y a observé la même accumulation de tombes se pressant autour d'un sanctuaire. Pourtant, si l'établissement médiéval pourrait y recouvrir un ancien lieu de culte des eaux (l'une des trois églises de Carluc était en effet bâtie sur une source) rien dans les fouilles n'est venu alimenter cette supposition. Sans aller jusqu'à Théopolis, la Cité de Dieu qui s'est proprement évanouie dans la nature, il est vrai que les vestiges des établissements érémitiques paléochrétiens sont souvent très discrets - par essence, puisqu'il s'agissait de s'effacer du monde. On n'a par exemple aucune trace matérielle de la retraite d'un autre correspondant de Jean Cassien,

---

[1] P.-A Février, Bibliothèque de l'école des chartes. 1965, tome 123, 2, Bibliographie (G. Barruol, P. Martel, Les monuments du haut Moyen Age. Inventaire paléochrétien et préroman de Haute-Provence, dans Alpes de lumière, 34, automne 1964), pp. 563-565.
En ligne : https://www.persee.fr/doc/bec_0373-6237_1965_num_123_2_449706_t1_0563_0000_4
[2] CAG 84/2, pp. 364-365 (140, HC1).
[3] G. Barruol, P. Martel, Les monuments du haut Moyen Age. Inventaire paléochrétien et préroman de Haute-Provence, dans Alpes de lumière, 34, automne 1964, pp. 30-31 n° 38. - N. Duval, J. Fontaine, P.-A. Février, J.-C. Picard, G. Barruol (dir.), Naissance des arts chrétiens, Atlas des monuments paléochrétiens de la France, Paris, Ministère de le Culture et de la Communication, Imprimerie nationale, 1991, chapitre IV (édifices de culte, décor architectural et mobilier liturgique) p. 330. - G. Barruol, Y. Codou, Le mobilier liturgique, ds J. Guyon, M. Heijmans (dir.), D'un monde à l'autre, naissance d'une chrétienté en Provence (IVe-VIe siècles), p. 169.
[4] A. Gay, Histoire du village, du château et du fort de Buoux, p. 69. - F. Sauve, Le vallon de l'Aiguebrun, Buoux, le village et l'ancien Fort, Saint-Symphorien, p. 159.

Eucherius ou Eucher, qu'une tradition tenace a située dans la falaise surplombant la Durance à Beaumont-de-Pertuis[1], juste en face de Saint-Paul-lez-Durance. Mais en 2011, une partie au moins de la légende, concernant la malheureuse fille d'Eucher, Tullia ou Tulle, a pu prendre quelque relief lorsque R. Fixot a mis en évidence, sous la chapelle Sainte-Tulle (fin XIe-début XIIe s.) à... Sainte-Tulle, un monument funéraire de l'Antiquité tardive, à plusieurs pièces dont l'une voûtée, daté du Ve ou du VIe s., qui avait vraisemblablement abrité deux sarcophages retrouvés à proximité[2]... Quoi qu'il en soit, si l'abbaye *Beata Maria intervallis* désigne bien l'établissement qui a succédé au centre érémitique souhaité par Castor, qualifier de "vallée des cellules" le vallon de l'Aiguebrun - où les falaises et le Fort gardent le souvenir de structures évoquant celles-ci - semble bien plus naturel que le vallon de Carluc.

14.6. RETOUR À LA TERRE : LA FIN D'UN MONDE.

Mais assez de retraite et de macération ! Quitte à anticiper un peu, il est temps de revenir au monde pour tâcher de voir ce que sont devenues au début du Ve siècle les structures agraires traditionnelles.

Les vestiges demeurent malheureusement très rares. En fait, il y a tout lieu de croire que Dardanus avait vu juste en prédisant à l'aube de ce siècle la fin d'un monde, et en se retirant vers Théopolis. Evidemment, beaucoup ayant fait comme lui, cela n'a pas arrangé les choses. C'est avant tout l'univers centralisé à principe urbain que Rome avait fondé - et dont le Préfet du Prétoire était le garant dans la *Provincia* - qui a disparu. Les villes qui l'incarnaient et qui offraient autant de cibles potentielles aux Barbares ont parfois subi de grands dommages. Mais les plus grandes, Arles surtout, avaient encore les moyens de se défendre.

Les campagnes, elles, semblent avoir connu un sort différent. Au début du Ve siècle, les Wisigoths, même quand ils les ont pillées, ne s'y sont pas attardés suffisamment pour causer

---

[1] Moine à Lérins en compagnie d'Honorat (qui avait fondé l'établissement), Cassien révèle dans ses *Conférences* qu'Eucher avait envisagé d'aller s'imprégner de la foi des Pères du Désert en Egypte. Mais justement Cassien lui a dédié (ainsi qu'à Honorat) 7 conférences pour lui épargner cette peine : Jean Cassien, Conférences sur la perfection religieuse, Tome I, pp. 293-294 ; Tome II, p. 119.

Honorat a rejoint Arles dont il est devenu l'archevêque (427-430). Quant à Eucher, on perd sa trace jusqu'en 435 où il est devenu évêque de Lyon. La légende veut qu'il se soit entre temps retiré pour vivre en ermite à Beaumont-de-Pertuis où, *pater familias* usant (et abusant) de son autorité - et d'autant plus qu'il avait déjà abandonné femme et enfants pour aller s'enfermer à Lérins avec son fils aîné - il aurait contraint sa fille Tullia (ou Tulle) à lui succéder dans une retraite forcée assez pénible pour qu'elle en mourût bientôt - *Deo gratias*, comme aurait dit Paul de Tarse qui semble avoir inventé la formule.

Paul de Tarse : Première épitre aux Corinthiens, Chapitre 15, 57.

En ligne :

https://fr.wikisource.org/wiki/Bible_Segond_1910/Premi%C3%A8re_%C3%A9p%C3%AEtre_aux_Corinthiens#1_Corinthiens_15

[2] R. Fixot, Sainte-Tulle (Alpes-de-Haute-Provence), Chapelle Sainte-Tulle, ds Archéologie médiévale, 42, 2012, Varia, p. 263.

En ligne : https://journals.openedition.org/archeomed/11010.

D'autres sarcophages avaient été trouvées dans les environs au XIXe siècle qui avaient été attribués au VIIIe-IXe s. ou au Moyen Age : L.-J.-M. Robert, Histoire de Sainte-Tulle, Digne 1843 / Marseille, Laffitte Reprints, 1984, p. 140. - G. Barruol, Provence romane, tome 2, Saint-Léger-Vauban, Zodiaque, 1977, p.243. - CAG 04, pp. 441-442 (129, 12647).

Même si l'on ne dispose d'aucune indication nominale, on peut émettre l'hypothèse que la tradition médiévale mettant en avant les attaches de la famille d'Eucher entre Beaumont et Sainte-Tulle ne relève peut-être pas de la seule invention, à la différence de la *Vie de Saint Castor* élaborée plus tardivement par l'évêque d'Apt Raimond Bot (fin XIIIe ou début XIVe siècle). En fait, au-delà du symbole politique, l'ascendance romaine revendiquée par certaines grandes familles provençales au début du Xe siècle - en réaction notamment aux exactions d'Hugo d'Arles - suggère qu'elles avaient pu conserver un souvenir assez précis du passé dans lequel s'inscrivaient leurs origines, où Eucher et sa famille trouvaient peut-être place.

des ravages irréparables. Mais les grands domaines avaient à faire face à d'autres problèmes. Les amphores africaines[1] que l'on retrouve sur bon nombre de sites jusqu'au VIIe et même au début du VIIIe siècle attestent l'importation d'huile de Tunisie[2]. Dans le contexte politique, économique et climatique du Ve siècle on doit toutefois se demander s'il s'agissait alors d'un choix, comme pendant le Haut Empire, ou bien d'une nécessité - pour pallier des récoltes devenues trop faibles. L'installation en ville même, à Apt, dans le courant du Ve siècle, d'un pressoir à olives ou à raisin empiétant sur le *cardo*[3] plaide plutôt pour la seconde hypothèse. Dans ce cas on peut imaginer que la possession de la terre a dû prendre beaucoup d'importance. Garante des ressources alimentaires des villes secondaires, car il n'était pas question sans doute d'importer alors en gros du blé (en dehors des grandes métropoles comme Arles ou Marseille) elle s'est retrouvée au cœur du pouvoir. Dans le même temps la crise, comme toujours, favorisait la concentration des fortunes, notamment foncières. Mais les grands domaines en expansion quasi-perpétuelle offraient une construction fragile. Ils reposaient toujours majoritairement sur le travail d'esclaves. Bien sûr il y avait les affranchis. Ils continuaient la plupart du temps à vivre sur le domaine - soit comme contremaîtres soit comme tenanciers de petites exploitations que le maître leur concédait. Ils lui étaient ainsi redevables de leur liberté (qu'il leur avait permis de racheter) et de la terre qui les nourrissait. En contrepartie ils fournissaient un enracinement humain, vivant, au pouvoir du maître sur sa terre. Ils prenaient ainsi la suite - ou venaient grossir les rangs, à supposer qu'il en restât - des *pagani* du Haut Empire. Le souvenir de ces structures rurales, et les dépendances réciproques qu'elles sous-tendaient, allait se perpétuer longtemps. Il fournirait sans doute plus tard la base du système des censives fixes médiévales. Mais plus les grands domaines s'agrandissaient, plus les surfaces à gérer s'étendaient, et moins il se trouvait de personnes sûres à qui confier ces petites exploitations. Dans l'ensemble, on peut penser que les grands propriétaires n'avaient jamais pris la peine au début du Ve siècle de connaître leurs esclaves. Leurs intendants, eux-mêmes esclaves ou affranchis, s'en étaient toujours occupé, de même qu'ils s'occupaient de la promotion dans leurs rangs. De toute façon, même s'ils étaient très attentifs à leur *familia* d'esclaves, les maîtres n'avaient aucun moyen de connaître ceux qu'ils acquéraient avec un nouveau domaine. Même les affranchis qui vivaient dessus n'étaient pas les leurs. Et il fallait du temps pour qu'un passé commun se construisît et engendrât - parfois - des loyautés. Pendant longtemps, pendant les siècles de la *pax romana*, lorsque la *villa* de Tourville avait probablement changé de maîtres à la fin du IIe ou au début du IIIe siècle par exemple, cela n'avait sans doute pas eu beaucoup d'importance. Les esclaves étaient des esclaves, et la loi protégeait les grands propriétaires terriens. Mais dans la première moitié du Ve siècle les Barbares culbutaient ou menaçaient de culbuter les structures légales et politiques - quand elles ne s'effilochaient pas toutes seules. On ne trouve plus alors dans le Luberon aucune trace des *villae* connues précédemment. Si l'on se réfère à l'abondance des poteries repérées en prospection vers le nord du site de Saint-Eusèbe, celui-ci paraît toujours constituer un foyer de peuplement assez important. Mais on serait bien en peine d'y envisager des structures d'habitat. Il y a sans doute là un effet des remaniements de terrain liés à des accidents météorologiques survenus à partir du Ve siècle. On se souvient que certains vestiges du Haut Empire ont été retrouvés à près de 4 m de profondeur. Mais il n'y a sans doute pas que cela. Les rares structures d'habitat que l'on connaît alors (au Viély à Cucuron, à Tourville

---

[1] Amphores africaines : C. Raynaud, M. Bonifay, Amphores africaines, ds M. Py (dir.), Dicocer, Dictionnaire des céramiques antiques (VIIe s. av. n. è.-VIIe s. de n. è.) en Méditerranée nord-occidentale (Provence, Languedoc, Ampurdan), Lattara, 6, 1993 (2007), pp. 15-22, spécialement pp. 15-16.
En ligne : http://syslat.on-rev.com/LATTARAPUB/PUBLAT/LATTARA6/lattara6.html (amphores africaines A-AFR) ou syslat.on-rev.com/ArcheOnLine/PUB1/PUB000001.pdf

[2] Elles ont pu contenir également des saumures de poissons ou de crustacés mais cela paraît assez accessoire ici.

[3] CAG 84/2, pp. 101 et 100. Datations : Ve ou VIe s. (p. 100) fin IVe ou Ve s. (p. 101).

à Saignon) se rapportent à de modestes réoccupations de bâtiments antérieurs, dépouillés de tout luxe et même du plus élémentaire confort pour un Romain aisé du Haut Empire. On peut donc envisager que dès le début du Ve s. les grands propriétaires ont déserté leurs domaines ruraux au profit des maisons qu'ils possédaient en ville. Apt pouvait encore jouer ce rôle à la fin du IVe siècle, lorsqu'on a édifié de petits thermes urbains dans la partie orientale de l'ensemble monumental du Haut Empire, sur l'actuelle place J. Jaurès[1]. Au Ve s. la vieille cité rêverait encore de prospérité, notamment avec la création d'un atelier de céramique à diffusion régionale[2], en ville même ou dans ses proches satellites. Mais en même temps on assisterait à une transgression des règles de l'urbanisme romain (l'empiètement d'un pressoir à olives ou à raisin sur le *cardo*) qui suggère un affaiblissement du pouvoir urbain ou le besoin impérieux de drainer les ressources agricoles des environs - et peut-être les deux. La ville perdrait alors une partie de son caractère et les plus riches, sans doute, s'en iraient vivre à Arles. Dans les campagnes, à partir des premières décennies du Ve s. les relations entre les maîtres du sol et ceux qui le travaillaient pour eux ont dû prendre un tout autre visage - celui de liens plus personnels sinon plus humains. Eux seuls permettraient bientôt aux grands possédants de conserver une emprise sur le sol, et ce serait l'un de leurs grands enjeux pendant l'Antiquité tardive que de parvenir à développer et à maintenir ces liens.

Bien malgré elle, la Provence s'est alors retrouvée au cœur des évènements. En 408 les Vandales ont évité la région quand ils ont traversé les Gaules en direction de l'Espagne, avant de gagner l'Afrique du Nord (ils allaient prendre Carthage en 439). Mais en 413 les Wisigoths, venant de Grèce (où ils avaient pris Athènes en 396) et d'Italie (où ils avaient pris Rome en 410) ont traversé la province. On ne sait pas le chemin qu'ils ont emprunté. Sans doute, venant de Rome, la *via Julia Augusta* qui longeait le littoral. Il n'est pas exclu toutefois qu'ils aient suivi la vieille *via Domitia*. En tout cas la province a tremblé à leur passage, bien qu'entre-temps ils se fussent plus ou moins entendus avec Honorius. En 414, le roi Athaulf, qui avait succédé à Alaric en 410, après la prise de Rome, a même épousé la sœur d'Honorius, Galla Placidia. Après avoir prêté main forte à Dardanus contre Jovin, ils ont gagné l'Aquitaine où ils ont fondé en 416 un royaume (reconnu par Rome) qui engloberait bientôt les Pyrénées et le nord de l'Espagne. Pour autant, ils ne s'en sont pas tenus là. Ils ont régulièrement tenté de repasser le Rhône. A Arles devenue en 395 préfecture du Prétoire des Gaules (capitale des Gaules, après Trèves désormais trop exposée) les successeurs de Dardanus ont réussi à les arrêter en 426, 452 et encore 459. Mais ils étaient là, et faisaient peser une menace continue - même lorsqu'ils paraissaient se ranger aux côtés de Rome, comme à nouveau en 451 devant la menace d'Attila. Théodoric[3] et ses Wisigoths ont en effet répondu favorablement à l'appel du *magister militum*[4] Aetius. On peut douter toutefois que ce fût pour honorer le statut de royaume fédéré que Rome leur avait reconnu. Il s'agissait probablement bien davantage pour eux d'arrêter l'avancée des Huns que leurs ancêtres avaient fuis en Dacie. Aux côtés des Francs de Mérovée en tout cas, mais aussi des Burgondes, des Alains et des Sarmates, ils sont alors venus épauler les maigres légions dont Aetius disposait. Malgré une tentative de trahison du roi des Alains (qui avait promis à Attila de lui ouvrir les portes d'Orléans) aux Champs

---

[1] CAG 84/2, p. 100 (003, 15B, état 4).

[2] J.-P. Pelletier, M. Picon, Y. et J. Rigoir, L. Vallauri, Les productions des poteries de l'aire marseillaise et du pays d'Apt au cours de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Age, ds Actes du Ve Colloque céramique médiévale Rabat, 1991, Rabat, Institut National des Sciences et de l'Archéologie et du Patrimoine, 1995, pp. 111-118.
En ligne : http://aiecm3.com/rabat-1991/

[3] Théodoric avait succédé en 418 à Wallia, probablement son beau-frère.
Wallia lui-même avait succédé en 415 à Athaulf, probablement là encore un beau-frère du roi Alaric auquel il avait succédé en 410.
Il ne faut pas confondre ce roi Théodoric avec Théodoric dit le Grand, roi des Ostrogoths, né vers 455 et mort en 526.

[4] Maître de la milice, que l'on pourrait traduire par général en chef des armées.

Catalauniques, entre Troyes et Châlons-en-Champagne, ils ont réussi à repousser les Huns - qui, pour l'anecdote, avaient jadis fait partie eux aussi des troupes auxiliaires levées par Rome, et même par Aetius, en 433... En fait le sort de la bataille des Champs Catalauniques semble avoir été assez incertain. C'était un peu une victoire à la Pyrrhus. Théodoric y a trouvé la mort, peut-être tué par Walamir (ou Valamir) roi des Ostrogoths alors vassaux des Huns. Mais ceux-ci se sont retirés. Aetius pour sa part a été assassiné en 454, de la main même de l'empereur Valentinin III jaloux de son succès - et de la puissance qu'il lui avait donnée. Rien ni personne ne pouvait plus alors retarder la chute de l'empire.
Dès 455, les Vandales du roi Genséric ont mis Rome à sac. La guerre contre les Vandales, maîtres de toute l'Afrique du Nord et des îles de la Méditerranée occidentale, des Baléares à la Corse en passant par la Sardaigne, allait coûter ses dernières forces à ce qui restait de l'empire d'Occident.
En 476 enfin les Hérules (et les Skires), des Germains enrôlés dans les troupes auxiliaires de Rome ou celles des Huns au gré des épisodes de l'histoire, ont déposé l'empereur Romulus Augustule et fait de leur chef, Odoacre, le roi de l'Italie[1] : l'Empire romain d'Occident avait cette fois définitivement vécu.

[1] En 493, Odoacre sera assassiné à Ravenne par son ennemi Théodoric-le-Grand, roi des Ostrogoths, à l'occasion d'un banquet de réconciliation, en même temps que tous ses hommes.

Table des matières du chapitre 14

CHAP. 14 : LE DÉCLIN. 1
14.1. AU IIIe SIÈCLE, UN EMPIRE DÉCHIRÉ, UNE ÉCONOMIE DÉVASTÉE. 1
14.2. LES RÉPERCUSSIONS DE LA CRISE DANS LE LUBERON. 4
14.3. LA RECONSTRUCTION : NOUVELLE OPULENCE, NOUVELLE FOI.....21
14.4. UNE QUÊTE D'ABSOLU SOUTENUE PAR LA PEUR. 24
14.5. LE MODÈLE DES "PÈRES DU DÉSERT" À BUOUX ?.....29
14.6. RETOUR À LA TERRE : LA FIN D'UN MONDE. 40

Copyright © Jean Méhu, Cadenet, 2021. Tous droits réservés.